

Les premières photographies du combat naval du Jutland

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2035.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 11 juin 1916.

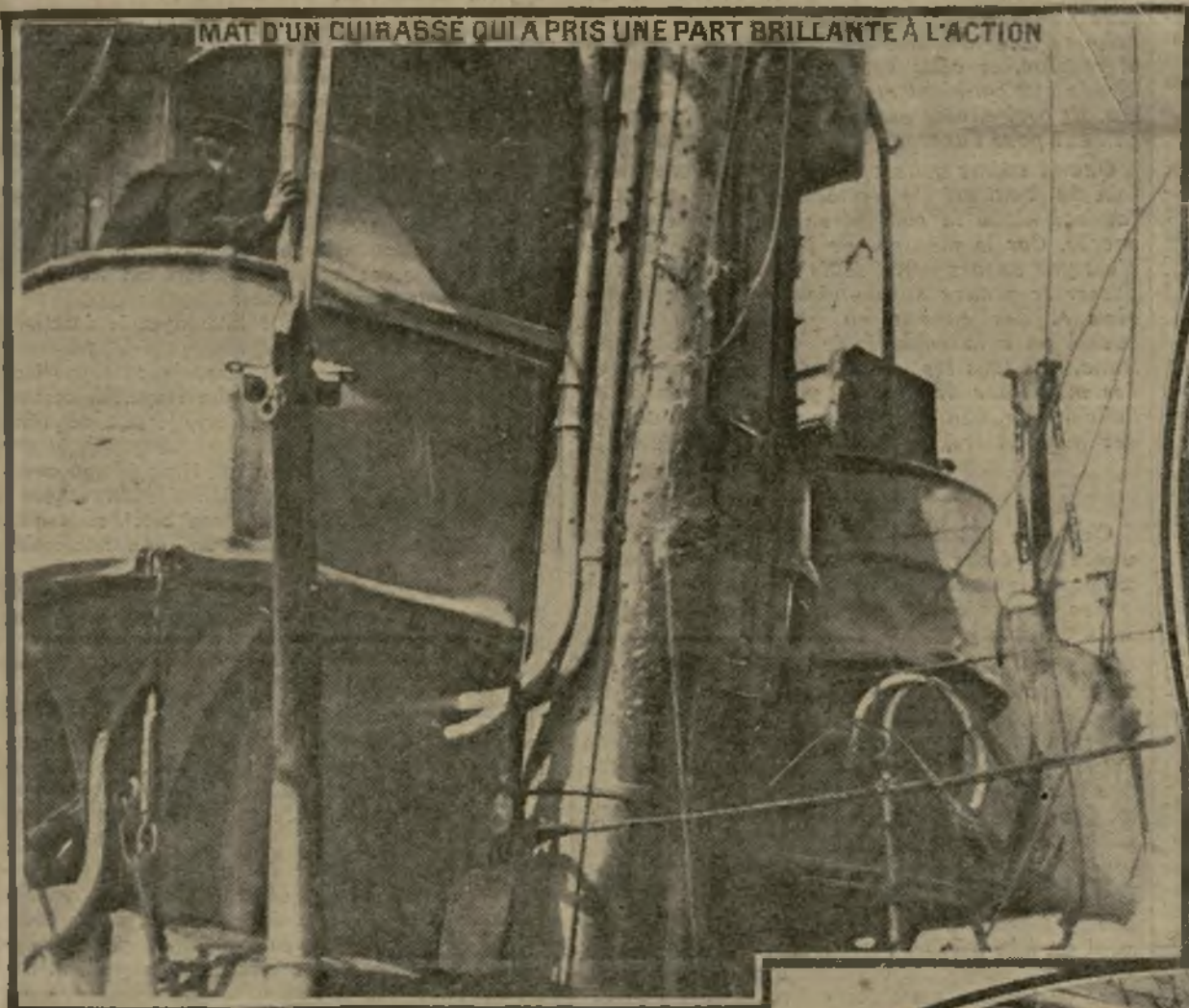
EXCELSIOR.

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court chemin n'est pas le plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Abonnements (au 1^{er} du 1^{er} de chaque mois)
Paris: 1^{re} Ann. 25 fr. 6 Mois 12 fr. 3 Mois 7 fr.
Étranger: 1^{re} Ann. 30 fr. 6 Mois 15 fr. 3 Mois 9 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les abonnements sont payables par mandat postal.

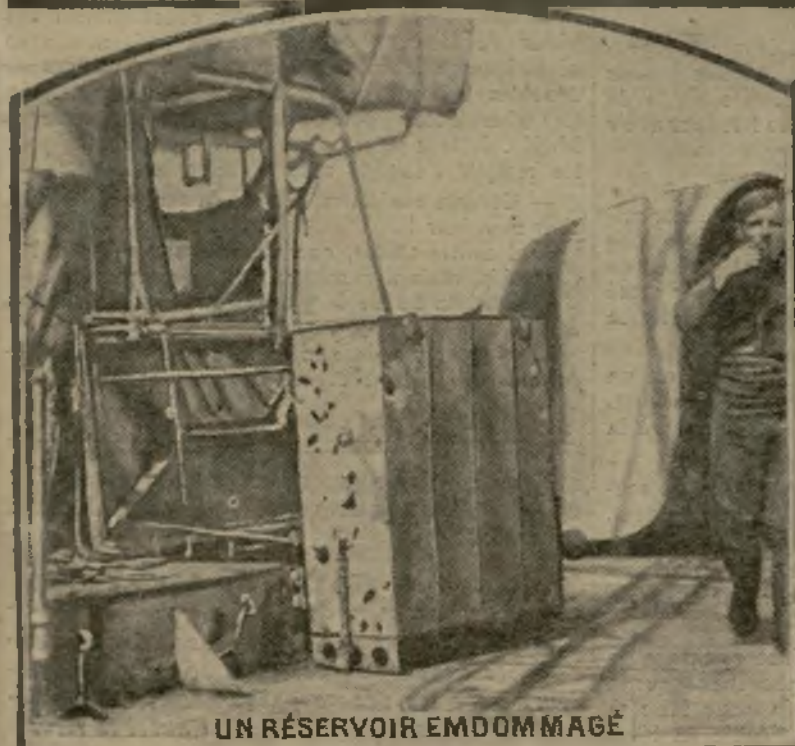
Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : MARIK 57-44, 42-45
adresse télégraphique : EXCEL PARIS



MAT D'UN CUIRASSE QUI A PRIS UNE PART BRILLANTE À L'ACTION



COMTE JAMES DUQUESNE-MARVISAUVE



UN RÉSERVOIR ENDOMMAGÉ



DEUX OBUS DANS LA COQUE D'UN CROISEUR

LES GLORIEUSES BLESSURES DES VAINQUEURS DU SKAGER-RAK. — Lorsque la division navale anglaise fut rentrée au port, après la victoire du Skager-Rak, on se préoccupa d'urgence de visiter et de « panser » les blessures des braves bâtiments qui avaient participé au combat. Les déchirures de coque et divers dégâts intérieurs ont été réparés avec une telle diligence que, peu de jours après la rencontre, l'amirauté britannique déclarait que les unités étaient prêtes à retourner... vers la gloire.

A bâtons rompus

Il ne faut pas traiter légèrement les choses sérieuses ; on ne saurait s'associer à l'ironie de ce député, qui, parlant de la séance de vendredi prochain, disait : « Pourvu que le froid continue, le secret ne transpirera pas. » Au contraire, on doit approuver sans réserve les études auxquelles se livrent les autorités du Parlement pour protéger le comité contre toute indiscretion. Ces indiscretions sont de deux ordres, celles du dehors et celles du dedans.

Contre les premières, la défense est assez facile ; il suffit de rendre le huis clos absolu ; à cet effet, quelques mesures simples et peu coûteuses sont dès à présent arrêtées : le pont de la Concorde a été miné, et sautera à l'instant même où le comité sera constitué ; ainsi, il sera impossible aux Parisiens de la rive droite d'approcher du Palais-Bourbon à moins de trois cents mètres. Contre ceux de la rive gauche, il sera creusé une triple ligne de tranchées, commençant à la hauteur du pont Solférino, et aboutissant au pont Alexandre III en faisant le tour par la rue de l'Université et l'Esplanade. On ne sait pas encore à qui sera confiée la défense de ces tranchées ; les uns parlent d'en charger un certain nombre de soldats rendus sourds par les lullies d'artillerie auxquelles ils ont assisté ; les autres estiment qu'il serait plus crâne et plus français d'y mettre en sentinelle les députés encore en âge de mobilisation. Il est d'ores et déjà entendu que ce sont les députés mobilisables qui remplaceront près de M. Deschanel le piquet d'honneur ; on manquera peut-être de tambours ; mais quelques-uns de ces messieurs sauront évidemment jouer de la grosse caisse.

Pour le cas où les Parisiens ne seraient pas disposés à respecter ces défenses improvisées, il est question de les doubler avec les chevaux de frise qui avaient été plantés en septembre 1914 aux portes du bois de Boulogne. Enfin, on placera aux saillants les canons des Invalides, dont le distingué M. Pierre, secrétaire général, fera des canons à tir rapide en leur communiquant la Constitution de 75.

Mais il sera plus difficile de protéger les députés contre leurs propres indiscretions. Ils sont hommes, et comme tels, exposés à toutes les tentations : à peine sortis de la séance, que de questions les assaillent ; les amis, les parents essayeront de leur tirer les vers du nez ; et les dames, ah ! les dames, quelles manœuvres de sirènes en délire n'emploieront-elles pas pour leur arracher un seul mot du mystère !

Un parlementaire prudent, et qui se connaît, m'a dit : « Moi, j'ai un moyen absolument sûr de ne pas commettre d'indiscretion sur le comité ; je n'y assisterai pas. »

Mais si tous les députés en faisaient autant, que deviendrait la France ? Il vaudrait peut-être mieux adapter pour les membres du comité des procédés d'isolement renouvelés des lépreux du moyen âge. Défense serait faite de leur adresser la parole, sous peine de mort, et pour qu'il n'y eût pas d'erreur commise, on leur accrocherait au cou une sonnette qui avertirait de leur approche.

Tout cela, néanmoins, ne serait que demi-mesures, d'une efficacité douteuse, et la seule sérieuse consisterait, une fois le comité constitué, à interrompre toute relation entre le Parlement et le reste du monde jusqu'à ce que les révélations ne fussent plus dangereuses, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la guerre. Cloîtrés derrière leurs tranchées, les députés pourraient se gaver de secrets sans crainte, tout en ayant l'illusion d'être eux aussi dans une place assiégée : Verdun chez soi.

Des boyaux de communication permettraient de leur faire passer de la nourriture ; ils seraient obligés de la préparer eux-mêmes, tout le personnel de service ayant été expulsé ; mais ce serait une occasion de montrer la supériorité de la cuisine parlementaire. Laissons aux chansonniers de Montmartre la facile satisfaction de dire qu'ils se nourriraient de la viande creuse de leurs promesses et se désaltéreraient avec les vieux pots-de-vin, mais ajoutons qu'en cas de disette ils pourraient manger M. Pierre, déjà nommé, dont la présence insolite serait ainsi justifiée.

Le dimanche, les Parisiens seraient admis à aller les voir du haut des talus et les dames pourraient leur passer des pains de seigle au bout de leurs ombrelles.

Rien n'empêcherait d'ailleurs de les maintenir dans cet état de splendide isolement après la guerre. Bien des questions délicates seraient ainsi résolues.

Dernière heure. — L'ineffable agence Wolff a annoncé en ces termes la constitution du comité secret : « A partir de jeudi, tous les députés français se mettront un bœuf sur la langue ». « Les veinards ! » se sont écriés les Roches d'une seule voix.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Réflexions sur la victoire russe en Galicie : alors que les Allemands du Kronprinz sont arrêtés depuis plus de cent jours devant Verdun, et qu'ils ont perdu plus de 425.000 hommes, au dire d'un de leurs officiers, pour avancer de sept kilomètres, nos braves alliés ont enfoncé le front autrichien de 30 kilomètres, et pris Loutsk sans coup férir.

Le monde entier fera cette réflexion, et en Europe sud-orientale elle ne manquera pas de frapper non seulement la Roumanie, mais l'incroyable gouvernement du roi Constantin.

En second lieu, cette brillante et heureuse offensive démontre que les retranchements les plus perfectionnés ne peuvent faire obstacle à l'élan d'une armée suffisamment nombreuse et résolue, si cette armée possède l'artillerie lourde qui convient et les munitions nécessaires. Et ceci encore est un magnifique encouragement pour l'avenir.

Quand même cette offensive s'arrêterait non loin du front qu'elle a atteint en ce moment, il faudrait donc la considérer comme un grand succès. Car le moment de l'offensive générale n'est pas encore venu. Mais ce qui vient de se passer le prouve surabondamment : avec des obus et des canons en quantité suffisante, quand on a la volonté de passer, on passe. Donc, que tous les alliés fassent des canons et des munitions de façon à pouvoir en accabler l'adversaire, non pas quinze jours, mais durant des mois. Alors, ce sera la victoire définitive.

Pierre Mille.

C'est une association parlementaire. Elle n'a pas encore été déclarée d'utilité publique. Ceux qui la composent prétendent toutefois n'avoir en vue que le bien du peuple et la défense des légitimes intérêts de la démocratie.

Ils sont trois jusqu'à ce jour : M. Jobert (Aristide), député socialiste de l'Yonne, qui allumait les réverbères de Sens quand les électeurs de cette circonscription songèrent à en faire une lumière du Palais-Bourbon ; M. Turmel, député radical-socialiste des Côtes-du-Nord, avoué de sa profession, et M. Jean Bon, député socialiste unifié de Levallois, adhérent récemment recruté.

M. Jobert est l'orateur de l'association ; M. Turmel en est l'inspirateur et le procédurier. M. Jean Bon se contente d'applaudir M. Jobert. Lorsque celui-ci est à la tribune, c'est lui qui, du haut des travées d'extrême-gauche où il siège majestueusement, lance de temps à autre des « Très bien ! » retentissants.

Et l'association fait son chemin, dépose des propositions de loi et des amendements. Aucune grande loi Jobert-Turmel-Jean Bon n'est encore sortie de ses laborieux travaux, mais ça viendra ! Il faut avoir patience.

Avez-vous vu la pièce de M. X..., l'un de nos ministres les plus « talon rouge » ? Nous ne voulons pas dire qu'elle ait été représentée. Nous parlons de la pièce manuscrite, enveloppée dans du papier glacé et ornée de favours tricolores dont le nœud retombe en flots.

M. X... qui, vieux routier de la politique, est un débutant dans les choses de l'art, avait eu la coquetterie juvénile — et même puérile — d'habiller à la mode le manuscrit de sa pièce.

Mais le directeur de théâtre à qui elle fut soumise s'avisait de la trouver mauvaise, franchement.

Lorsqu'il la rendit à M. X..., « pour des retouches », celui-ci, très mortifié, la fourra dans sa serviette ministérielle, et laissa dépasser par mégarde un bout de faveur tricolore.

Or, il advint qu'un chef de cabinet remarqua ce bout de ruban, dont il ignorait la provenance, et le trouva du dernier chic. Le lendemain, pour faire sa cour, il avait lui-même à son portefeuille un léger dépassant tricolore. Aujourd'hui, tous les fonctionnaires ministériels, s'imitant les uns les autres, selon une hiérarchie bien comprise, ont un brin de ruban bleu, blanc, rouge, qui sort de leur serviette gonflée...

Le ministre est furieux. Il accuse en bloc le mi-

nistère de se payer sa tête d'auteur dramatique incompris.

Il y a quelque part un directeur de théâtre qui, en racontant cette histoire, sourit d'un air malicieux.

Petit scandale au boulevard...

Qu'il était beau ce personnage vêtu d'un complet, de coupe militaire, bleu marine, au pantalon portant une large bande rouge, à la manche chevronnée d'or ! Qu'il était beau sous sa casquette plate ceinte de lauriers d'argent, promenant son élégance un peu tapageuse sur les grands boulevards !

— C'est un Serbe, disaient les uns.

— Du tout, c'est un Russe, affirmaient les autres.

— Un Monténégrin !

— Un Portugais !

Certains opinaient plus simplement pour un vulgaire annonceur de cinéma. Mais le monsieur bien informé que l'on rencontre partout passait par là. Il émit, péremptoire et définitif, cet avis :

— C'est un officier boche, libre conditionnellement !

Cela suffit. En un instant, il y eut un rassemblement — plus curieux qu'hostile — autour de l'infortuné. L'homme se réfugia dans les bras de deux agents et leur demanda de le mener au commissariat le plus proche, ce à quoi acquiescèrent les représentants de la force publique.

— Enfin, qui êtes-vous ? interrogea le fonctionnaire.

— Monsieur, répondit l'autre, je suis gardien-chef au Palais de la Paix de La Haye. Et comme j'ai, actuellement, quelques loisirs, je suis venu visiter Paris.

Le commissaire est bon enfant. Il rit de tout cœur, puis annonça à l'auteur involontaire du scandale qu'il allait le faire ramener à son hôtel, mais qu'il ferait sagement de revêtir un uniforme moins voyant.

Puis il ajouta :

— Savez-vous que, pour un gardien de la Paix, vous l'avez bien mal défendue...

La crise des parfums ! Hé ! elle a son importance aussi ! Ne croyez pas qu'il s'agisse du parfum même, et que tous les « parfums de guerre » sentent forcément la poudre ! Nous en avons toujours de suaves. Mais c'est le flacon qui manque souvent de chic !

On sait que la rareté du verre interdit aujourd'hui de « signoler » ces délicats flacons qui ressemblaient à des insectes, à des orchidées, à des décorations étrangères. Et de vulgaires petites bouteilles... de pharmacie renferment prosaïquement nos plus délicates essences.

Ce qui fit que M. X..., le plus collectionneur des vieux Parisiens, a vu hier « son petit musée de céramiques » envahi par un groupe d'actrices — dont les théâtres ne sont pas tous subventionnés. Ces charmantes personnes venaient demander à M. X... de leur prêter ses plus fines céramiques pour les remplir d'eau de rose, d'ambre, etc., etc.

— Ce sera seulement jusqu'à la fin de la guerre, cher monsieur !

Seul contre toutes, que vouliez-vous qu'il fit ?

Il céda, mais il murmura, plein de crainte :

— D'ici la fin de la guerre, on cassera bien des choses !

Elles n'ont pas dit non, mais nos actrices ont désormais des flacons dignes de leurs parfums.

Le Veilleur.

Nous commençons aujourd'hui en pages 12 et 13 le grand roman inédit de M. MAURICE LANDAY.

LA CAGE D'ACIER

A travers les péripéties les plus inattendues, le vigoureux écrivain conduit ses lecteurs vers un drame passionnant où se mêlent l'angoisse, la tendresse et aussi le rire.

LA CAGE D'ACIER

est une œuvre bien française, dont les héros vont devenir célèbres et qu'on suivra de jour en jour avec un intérêt grandissant.

Ce que les Alliés veulent obtenir de la Grèce

Le gouvernement hellénique n'a pas manqué de protester contre les mesures cent fois justifiées que l'Entente a prises à son égard. Mais il a commencé la démobilisation de son armée et c'est le seul fait qui importe. Il n'y avait pas de raison valable, ou bien il n'y avait que de mauvaises raisons pour que la Grèce conservât ses forces sur le pied de guerre. C'est pourquoi la démobilisation partielle devra être suivie, et dans le délai le plus bref, d'une démobilisation totale. Les Alliés ne manqueront pas, toujours appuyés des mêmes irréfutables arguments, d'insister sur ce point.

Il y a quelques autres sujets litigieux qui demandent également à être liquidés, par exemple la question posée par l'activité anormale de la police grecque, qui se conduit comme si elle surveillait les ressortissants et même les représentants des puissances alliées pour le compte de l'Allemagne. Cette situation n'est pas admissible, et le gouvernement hellénique devra la faire cesser.

Quant à l'opinion publique en Grèce, en dépit des clameurs de quelques journaux, elle accueille paisiblement l'action de l'Entente. La Grèce comprend très bien que les Alliés n'ont nullement l'intention de lui nuire ni de l'atteindre dans son indépendance nationale. Quelque dépit qu'ils en puissent ressentir, quelles que soient les arrière-pensées qu'ils conservent, le roi Constantin et M. Skouloudis sont contraints de s'incliner. — J. B.

LE RÊVE DÉLICIEUX de M. A.-W. Augspurg, boche

Nous nous contentons de reproduire sans commentaire le passage suivant d'une brochure que vient de publier M. A.-W. Augspurg, consul général allemand à San-Salvador.

Après avoir exposé à ses lecteurs l'injustice perpétrée par les Alliés contre son « innocent » patrie, voici ce que dit l'ineffable consul :

« Savez-vous ce que je ferais si, devenu chef d'Etat d'un pays quelconque, je pouvais m'asseoir sur un trône ou une chaise curule ? Je ferais une chose très juste et très simple. Je dresserais une liste de tous les hommes politiques alliés de mauvaise conduite et je traiterais ces loups humains avec dissimulation.

« Je leur offrirais tout ce qu'ils désireraient et, au moment opportun, je les prierais à un grand banquet. Au-dessous de la salle du festin, j'aurais fait placer plusieurs tonnes de dynamite afin de produire une explosion qui devrait expédier *ad patres* ce bouquet de fleurs humaines choisies avec le plus grand soin.

« Bien entendu, je ferais sauter mes invités après avoir quitté la table et je veillerais à ce que l'explosion se produise de façon à laisser croire que la justice divine avait permis que je puisse échapper à un attentat préparé contre mon existence pour le jour même de mon anniversaire. »

Sans aucun doute, l'avenir de ce fonctionnaire est assuré, en Allemagne !

APRÈS LA VICTOIRE ... DÉFAITE



VON TIRPITZ. — Eh! eh! voilà qu'on repart de moi.

La victoire russe et ses conséquences

L'offensive victorieuse des Russes sur le front autrichien continue à se développer. Le Styria a été franchi près de Rojitch, au passage de la voie ferrée de Kovel à Rovno. Des détachements de cavalerie sont parvenus, par delà la Styria, jusqu'à la Zlota-Lipa, qui coule à une trentaine de kilomètres à l'ouest. Il est clair que dans ces deux régions tous les rebranchements de l'ennemi ont été forcés et que nos alliés ont obtenu enfin le résultat, vainement cherché sur notre front par les deux parties, de revenir à la guerre de mouvements.

Des troupes allemandes, empruntées aux armées du maréchal Hindenburg, sont venues au secours des Autrichiens sans pouvoir arrêter la débâcle. Ce prélèvement explique la faiblesse des diversions tentées dans la partie septentrionale du front russe, notamment dans la région de Smorgony. Il pourra bientôt avoir de plus graves conséquences.

Devant cette catastrophe imprévue, le commandement autrichien avait le choix entre deux partis : arrêter net l'offensive contre l'Italie, ou la pousser à outrance pour obtenir de ce côté un succès de consolation. Il a pris le second et ne pouvait faire autrement : engagé à fond dans le Trentin, il ne dispose que d'une voie ferrée pour ramener ses troupes de cet étroit couloir : elles seraient arrivées de toute façon après la bataille.

C'est pourquoi les assauts ont repris avec fureur dans la haute vallée de l'Adige et sur le plateau des Sept Communes. Ils ont été partout repoussés. A l'est d'Asiago, les Italiens ont cédé une centaine de mètres, ce qui a suffi, paraît-il, pour les mettre à l'abri du feu de l'artillerie ennemie.

Il ne semble pas d'ailleurs que les armées autrichiennes de Galicie et de Volhynie aient été de beaucoup diminuées en nombre. Mais les meilleurs éléments en ont été dirigés vers le Trentin et remplacés par des troupes moins solides. Le chiffre extraordinairement élevé des prisonniers s'explique en partie par cette qualité inférieure, en partie par la manœuvre des Russes, qui ont réussi à cerner des unités entières.

Tout porte à croire d'ailleurs que les opérations n'en sont encore qu'à leur début et pren-

dront dans quelques jours un développement beaucoup plus considérable. Dès aujourd'hui, tous les projets d'offensive que nos ennemis pouvaient avoir formés contre leur front oriental sont ruinés.

C'est une raison pour que les Allemands redoublent d'efforts contre Verdun. La violence



de leur bombardement sur nos positions de la région de Thiaumont, du bois du Chapitre et du bois Fumin fait présager de prochaines attaques. Mais il est possible que bientôt la bataille de Verdun soit rejetée elle-même au second plan par des événements plus importants encore.

Jean Villars.

Les Russes vont de succès en succès en Volhynie et en Galicie

PÉTROGRAD, 10 juin. — Selon les dernières nouvelles, les armées russes ont enfoncé le front ennemi dans le secteur solidement organisé où la Styria se jette dans le Dniester. En certains endroits, ils ont dépassé d'une cinquantaine de kilomètres les positions autrichiennes. Ils sont à quinze kilomètres de la Zlota-Lipa.

Sur le front de Dvinsk, les Russes ont cerné une colonne allemande. Une cuisine roulante, desservie par des femmes, a été capturée ; les cuisinières ont été remises en liberté.

Les succès russes continuent en Volhynie et en Galicie. Cinq mille cinq cents soldats et quatre-vingt-dix-sept officiers ont été faits prisonniers. Le butin est de onze nouveaux canons.

La gare de Rovno, bondée de prisonniers, présente l'aspect d'un énorme camp de concentration. Parmi les prisonniers, on ne voit aucun soldat d'origine slave ; tous ont été envoyés par le commandement autrichien combattre sur le front italien.

Les pertes autrichiennes

PÉTROGRAD, 10 juin. — Dans les milieux compétents, on évalue les pertes autrichiennes en Galicie et en Volhynie à deux corps et demi, autrement dit à une des cinq armées qui opèrent sur ce front.

La plus forte part des pertes a été supportée par l'armée du général Linzinger.

Pour sauver la situation, les Allemands font de grands efforts ; ils cherchent à lancer sur le front méridional des forces importantes prélevées sur les fronts de Kovel, des marais de Pinsk, de Vilna et de Lida, masquant ces transports par des combats menés sur le front du général Everl.

GENÈVE, 10 juin. — Le critique militaire du *Bund* expose que la défaite des Autrichiens est due en grande partie au fait que les Russes attaquent partout à la fois et que leur adversaire ne sait pas encore quel est le point qu'ils ont choisi pour la rupture complète, ce qui empêche les Autrichiens de disposer leurs réserves.

Le chiffre de 50.000 prisonniers est important mais ne paraît pas exagéré.

Les Russes sont maîtres de la ville de Loutsk, comme ils l'étaient en septembre dernier, mais cette fois ils attaquent avec des masses autrement importantes et ont à ce point bousculé l'adversaire que ce dernier n'a pu s'établir normalement dans de nouvelles positions.

Le front autrichien est rompu en trois endroits.

Dans les jours qui vont suivre on verra si l'offensive russe destinée à soulager les Italiens et les Français, doit se terminer par la rupture complète des armées impériales et si les Autrichiens vont être obligés de faire revenir des renforts des autres fronts.



LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN PFLANZER-BALTIN dont l'armée vient d'être enfoncée par les Russes au nord et au sud du Dniester ne doit plus avoir le sourire.

LE GÉNÉRAL BROUSSILOFF

Notre confrère M. Hamilton Fyfe a tracé dans le *Daily Mail* un très vivant portrait du général Broussiloff qui commande l'armée russe dont la progression victorieuse se poursuit en Galicie.

C'est un homme de soixante-trois ans, vif et alerte, d'esprit et de corps. Cette vivacité éclate dans ses traits (*Excelsior*, il y a quelques jours, a publié sa photographie).

Ses yeux fous, qui brillent et qui scrutent,

son nez aquilin évoquent, dans l'esprit de notre confrère anglais, l'image d'un aigle. Mais le mentionner sous la plume d'un journaliste britannique, c'est là d'un bull-dog. Ils dénotent la persévérance.

Mais est-il besoin de ces indices ?

Il suffit de ne pas oublier qu'en dépit de l'hiver, de la neige, d'un froid glacial, il a conduit déjà ses troupes sur les sommets d'où l'on domine les plaines hongroises. Et ce n'est point sa faute si ce premier succès n'a pas été définitif.

Modeste, d'ailleurs, car il attribue ses succès au courage de ses troupes qui lui a permis de ne pas laisser un instant de repos à l'ennemi.

La meilleure stratégie et la tactique la plus heureuse, a-t-il dit au journaliste anglais, c'est d'attaquer.

Mais, lui répondit son interlocuteur, cela implique de lourdes pertes.

Non, en aucune façon, si votre attaque réussit. Des attaques qui échouent, comme les attaques allemandes à Verdun, sont terriblement coûteuses. Mais des attaques qui réussissent coûtent très peu d'hommes. Si seulement nous avions eu des munitions à cette époque de l'année, l'an passé....

Il secoua la tête d'un air de regret. Mais les hommes d'action ne s'abandonnent pas à des regrets futiles.

Maintenant, il en est autrement, reprit-il, nous avons tout en abondance; nous sommes prêts et nous nous réjouirons quand on nous donnera l'ordre de le prouver.

Le général Ivanoff, qui commandait avant lui les armées russes sur cette partie du front, était très populaire. Déjà le général Broussiloff l'est plus encore. Au reste, les deux généraux ont un point commun, c'est qu'ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre à l'état-major; ce sont des officiers de troupe qui ont gagné leur situation par un dur travail. Pour le reste, ils sont le contraire l'un de l'autre. Ivanoff, le fils d'un petit propriétaire, est resté, si l'on peut dire, un paysan. Il vit de la manière la plus simple, préfère la nourriture des soldats à toute autre, et dort sur un lit de camp. Quand il habitait Kiev, où était fixé son quartier général, et où il disposait d'un palais, il fit meubler très simplement trois petites pièces et laissa le reste vide.

La carrière du général Broussiloff a été fort différente. Il est d'une bonne famille, entra tout d'abord dans le corps des pages, puis dans un régiment de cavalerie élégant. Son talent personnel et ses relations contribuèrent également à lui assurer un avancement rapide. Il était fort bien vu à la Cour, se distinguait comme un cavalier audacieux, encourageait les officiers de cavalerie à prendre part à des parties de polo et à des steeple-chases; il était très aimé dans la société de Pétersbourg.

Puis, vint la guerre où se révélèrent les capacités et les caractères.

Au début de la campagne, en 1914, il commandait un corps d'armée. Bientôt il fut nommé général d'armée.

Aujourd'hui il commande toute l'aile gauche de l'armée russe.

Dans sa manière de vivre il suit les habitudes de l'Europe Occidentale. C'est un homme cultivé et qui parle le français comme un Français.

Il dit au journaliste anglais qu'il apprendrait l'anglais après la guerre.

Quand sera-ce, mon général, lui demanda celui-ci.

Si, comme j'en suis certain, nous devons combattre encore jusqu'au moment où nous aurons gagné une victoire complète, cela nous prendra quelque temps. Les Allemands pourraient amener la paix avant cette époque en renversant leur gouvernement. Mais ce serait une folie de compter sur quelque chose de ce genre. Selon toute probabilité, il faudra que la guerre soit gagnée par des batailles sur terre. Nous sommes prêts ici, et je suis heureux de voir que vous avez décidé de rendre votre armée britannique aussi grande que possible. Nous aurons à employer toute notre force. Mais le résultat est certain.

Le Principe-Umberto coulé dans l'Adriatique inférieure

ROME, 9 juin. — L'agence Stefani annonce qu'hier soir deux sous-marins ennemis ont attaqué dans l'Adriatique inférieure un convoi italien, composé de trois vapeurs transportant des troupes et du matériel et d'escadrilles de contre-torpilleurs.

Les sous-marins, promptement contre-attaqués, ont réussi cependant à lancer des torpilles, dont une a frappé le vapeur *Principe-Umberto* qui a coulé en peu de minutes.

Malgré les moyens de sauvetage dont le convoi disposait et la promptitude des secours des autres unités en croisière, les pertes ne sont pas encore prévisibles. On estime qu'elles atteignent environ la moitié des militaires embarqués sur le *Principe-Umberto*.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 10 Juin (679^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Champagne, à l'ouest du Mont-Tétu, une forte reconnaissance ennemie a été dispersée à coups de grenades.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement continu du bois d'Avocourt.

Sur la rive droite, action violente des deux artilleries dans la région de l'ouvrage de Thiaumont, des bois du Chapitre et du Fumin. Bombardement assez vif des secteurs de Souville et de Tavannes. Aucune action d'infanterie.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, un tir de destruction de notre artillerie sur les organisations allemandes du secteur des Dunes a provoqué deux incendies suivis d'explosions.

Sur le front nord de Verdun, la lutte d'artillerie s'est maintenue très active sur les deux rives de la Meuse. Aucune action d'infanterie au cours de la journée. Nos batteries ont pris sous leur feu des colonnes ennemies au nord du village de Douaumont.

Dans les Vosges, au sud du Col de Sainte-Marie, des fractions allemandes qui tentaient d'aborder nos lignes, après un violent bombardement, ont été rejetées dans leurs tranchées par nos feux de mitrailleuses.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le correspondant militaire du *Daily Telegraph*, commentant la situation générale, écrit :

On s'est souvent posé la question de savoir si les réserves allemandes seront épuisées avant les nôtres. Nous en avons incontestablement plus que la coalition germanique. Mais peu de guerres ont été poursuivies jusqu'à la dernière goutte de sang. Pour continuer à bien se battre, les soldats ont besoin de croire à la possibilité de la victoire; car, dès que la conviction se répand dans ses rangs que tous sacrifices sont vains, une armée est battue.

Le même correspondant a visité récemment l'armée de Verdun. Il a pu se rendre compte quelle est loin de montrer le moindre découragement :

Au contraire, dit-il, les régiments qui ont pris part aux combats sont toujours prêts à y revenir gaiement. La haine d'un ennemi sans noblesse a décuplé l'énergie française.

Pour vaincre cet ennemi, les soldats français supportent tout. Mais les troupes de nos alliés ont toujours combattu de manière à étonner le monde, quand elles ont eu des chefs comme elles en ont aujourd'hui. Ces chefs sont secondés par un état-major capable, énergique et courtois, dont les relations avec les commandants en second et les chefs des régiments sont amicales et cordiales. Cette concorde amicale est absolument essentielle dans les opérations difficiles de l'offensive des guerres européennes.

Le correspondant du *Times* à Paris écrit le 8 courant :

L'ennemi a mis cent quatre jours pour se frayer un chemin à travers les 4 kilomètres qui séparent le fort de Douaumont du fort de Vaux. Et au prix de quels efforts! Sur les collines et dans les bois au nord et à l'ouest de la position, les canons allemands étaient si nombreux qu'ils se touchaient presque. Comme me le disait un officier de la région de Verdun, ce n'est pas contre des batteries, mais contre des parcs d'artillerie que les Français devaient combattre. Malgré cet énorme déploiement de pièces à feu, le fort de Vaux a repoussé pendant quatre-vingt-dix jours des attaques directes et a fait subir aux Allemands des pertes colossales. Et la position que les Allemands ont capturée ne les rapproche pas plus de leur but que ne l'a fait la prise du fort de Douaumont, à moins qu'ils ne soient à même de faire des sacrifices d'hommes qui paraissent impossibles.

Le nombre des morts allemands au cours de la bataille de Verdun constitue déjà une victoire pour les Français au point de vue strictement militaire.

Un Fokker exposé aux Invalides

Un Fokker, récemment abattu sur notre front par un de nos aviateurs, a été amené hier aux Invalides. Il sera monté par des mécaniciens militaires puis exposé dans la cour d'honneur à la place d'un des biplans français actuellement en réparation.

La perte du Hampshire est due à un incroyable concours de circonstances

Le calme et la confiance avec lesquels l'Angleterre et ses alliés considèrent les derniers événements navals permettent d'estimer à leur juste valeur les pertes subies. La flotte allemande est de nouveau enfermée dans ses ports et la bataille du Jutland a délivré l'Angleterre, pour longtemps, de la menace des raids de croiseurs vers ses côtes, plus irritants qu'efficaces, mais qui produisaient un certain énervement d'opinion dans les populations côtières. Si ce résultat a été payé d'un haut prix, il n'en est pas moins important. Mais il convient de ne pas tomber dans une exagération analogue à celle que l'on dénonce à juste raison du côté allemand. L'inconvénient en serait de provoquer une sorte d'étonnement déçu en face d'événements comme celui de la perte du *Hampshire*, qui, si douloureux soit-il, ne doit être considéré que comme un accident de l'ordre de ceux que la situation générale maritime rend toujours possibles.

Un concours de fatalités singulières a fait que ce navire portait à son bord un homme qui avait rendu les plus grands services à la cause des Alliés et qu'ils considéraient comme un des plus vigoureux agents de la victoire future. La perte de lord Kitchener est irréparable. Et le fait qu'elle est due à une circonstance navale affecte plus douloureusement, en regard du valeureux et sanglant effort que vient de faire l'Angleterre pour libérer la mer des entreprises de l'ennemi.

Il ne faut pas cependant qu'elle produise une sorte de réaction nerveuse de l'opinion contre l'impression de victoire qui est résultée des effets de la bataille du Jutland. Nous trouverions dans la succession d'impressions profondes que nous ressentons la preuve de la nécessité de considérer les faits de guerre sous leur aspect véritable sans exalter les tendances optimistes qui se déchaînent avec enthousiasme devant tout symptôme favorable. Le sang-froid, dans la longue épreuve où nous sommes engagés, n'est pas la moins précieuse des vertus nationales.

Les conditions de la guerre sur mer demeurent sévères. L'ennemi n'est pas encore abattu, et sa ténacité à chercher les occasions d'intliger des pertes aux Alliés n'est pas diminuée. La perte du *Hampshire* peut être attribuée à une mine ou à une torpille lancée par un sous-marin allemand. Dans l'un et l'autre cas, il faut voir dans l'affreux accident un effet de l'activité maritime allemande. Mais c'est bien « accident » qu'il faut dire, car les conditions dans lesquelles a péri le croiseur britannique supposent un concours inouï de circonstances fatales.

La route choisie à travers les secteurs les plus activement battus par les patrouilles anglaises semblait offrir toute sécurité. La vitesse du *Hampshire*, croiseur rapide, lui donnait au surplus la meilleure protection contre les attaques de sous-marins. S'il s'agit d'une mine, ce ne pouvait être qu'une mine isolée, car tout champ de mines eût été découvert et signalé par les patrouilles. Et alors la mauvaise fortune est incroyable car le navire ait passé sur ce point perdu dans l'immensité marine. S'il s'agit d'un sous-marin, le hasard est à peine moins étonnant, car, pour qu'un sous-marin puisse torpiller un navire en route à une allure de 20 ou 22 nœuds, il faut qu'il se trouve placé à peu près exactement à la position d'attaque. Le temps dont il dispose pour rectifier sa route d'attaque en plongée est en effet trop court en ce cas pour qu'il puisse se déplacer d'un espace bien appréciable. Il faudrait donc supposer que les Allemands, informés de l'avance de cet important passage, aient déployé sur sa route un réseau de sous-marins. Cela est trop peu vraisemblable pour qu'on ne doive pas accuser plutôt le hasard qui déconcerte toutes les prévisions et déroute toutes les précautions.

C'est devant le malheur qu'apparaît la véritable force d'âme. Celle de l'Angleterre est de la qualité la plus haute. Dans ces jours si remplis de fortes émotions, son peuple conserve un calme et une froide résolution qui garantissent l'avenir. La vibrante sympathie du public français, qui a acclamé les vainqueurs du Jutland dans le moment même où ils se recueillaient encore pour mesurer les conséquences de la grande et indécise bataille, saura éviter toute interprétation exagérée de ce funeste accident.

A. Larissos.

Des contre-torpilleurs allemands fuient devant une patrouille britannique

LONDRES, 9 juin. — Officiel. — Hier matin, au large de Zeebrugge, une patrouille britannique de monitors et de contre-torpilleurs a rencontré des contre-torpilleurs allemands qui, devant le feu de nos monitors, ont regagné leurs ports. Il n'y a eu ni pertes ni avaries du côté britannique.

Un bienfaiteur tenait boutique...

Quelle déception cruelle nous vous devons, Monsieur le juge de la 10^e-11^e Chambre correctionnelle! Souffrez que je vous l'écrive en toute sincérité : vous venez de nous causer un chagrin bien grave, et qui comptera dans notre vie. Grâce à vous, voici que nous marquons une date sur nos tablettes secrètes : mi-juin 1916, abolition définitive, et consacrée par la loi, de la bienveillance générale, de la charité qui, depuis l'an 1914, avait miraculeusement fleuri dans notre pays... Hélas!

Il y a longtemps qu'en fait, sinon en théorie, nous avons rompu le pacte de l'union sacrée. Mais du moins subsistait-il un peu de cette merveilleuse indulgence et de cette extraordinaire bonté mutuelle qui, aux premières heures de la guerre, avaient jeté tous les Français dans les bras les uns des autres. L'on avait alors vu s'élever une affectueuse mansuétude et régner positivement une espèce de fraternité. Puis, toutes ces belles vertus s'étaient un peu usées à la longue. On ne l'avait pas, surtout officiellement : pourtant, rien n'était plus évident... Or, par un jugement qu'on vous doit, c'est maintenant chose faite : plus de pitié pour les disgraciés du sort, rien que raison humaine, rien que sagesse — autant dire dureté et mépris — pour les malheureux rêveurs et les faibles d'esprit!... Ah, monsieur le président, vous ne craignez donc pas qu'ils témoignent contre vous, un jour, si par hasard on vous arrête aux portes du Paradis?

Voici les faits, les tristes faits. Il y avait un magicien à Paris. Ce fameux thaumaturge, vendeur d'espoir et prêteur de bonheur à la petite semaine — mais quoi! en temps de guerre, c'est déjà bien beau qu'un bonheur d'une toute petite semaine — s'appelait et s'appelle encore Jean Talazac. Il offrait à l'humanité souffrante des suppositions favorables, des inductions pleines de grâce, et des conjectures propres à soulager les âmes inquiètes. Cependant, se trouvant évidemment rempli d'expérience et de philosophie, à l'exemple de l'enchanteur Merlin lui-même, dont chacun admirait la sagesse, le magicien Talazac savait que les vertus et les biens de l'âme ne sauraient s'acheter sous une forme abstraite et invisible : mais qu'au contraire il convient de les donner pour les produits charnels de pratiques singulières et mystérieuses. Et aussi vendait-il les menus objets nécessaires à l'accomplissement de ces pratiques, tels que corde de pendu, gui sacré, corne de cerf, dent de rhinocéros, poumon de vautour, etc.

Il les vendait un peu cher, c'est certain. Mais je voudrais bien vous y voir, monsieur le président, si vous étiez chargé de vous rendre au fond des forêts bretonnes pour y couper le gui sacré; si vous fallait accourir en toute hâte auprès du premier pendu signalé en banlieue, en province et peut-être en pays neutre — il y a beaucoup de neutres qui se suicident; les uns à cause du martyre de l'incertitude, les autres de ne pouvant supporter la honte — afin de vous procurer un morceau de la corde précieuse; si vous deviez abattre le vautour dans les Andes, le rhinocéros en Afrique, le loup dans la steppe, le cerf à travers bois, capturer à grands frais des taupes et des chauves-souris, etc... Eh bien! livreriez-vous donc ces denrées incomparables, fruit de vos expéditions lointaines, à des prix que ceux du magicien Talazac, savoir : corde de pendu, 1 franc les 60 centimètres; sachet de gui sacré, 13 fr.; fragment de dent de rhinocéros, 5 fr.; dent de loup, 7 fr.; bonté de corne de cerf, 4 fr. 75; morceau de poumon de vautour, 4 fr. 50; chauves-souris, 10 fr. pièce; pied de taupe, 3 fr. 75. Il faut pourtant que tout le monde vive.

Je vous entends : vous répondrez que Talazac pouvait vendre, à ces prix excessifs, des dents de cheval et de chien, de la corde d'emballage, des pieds de rat, un peu de tripaille et du bois de fusain ou de sureau, en initiant de telles pauvretés : rhinocéros, vautour, loup, cerf, taupe, gui et corde de pendu!... Alors donc, soyons plus spirituels! L'âme seule compte, et l'âme des affligés voulait voir la des dents de rhinocéros, de l'estomac de vautour, etc.

Le magicien, direz-vous encore, n'aurait pas dû vendre aussi des flacons d'eau magnétisée, des talismans d'Amhar, des ceintures flamboyantes, des plumes de thaumaturge et autres bibelots extravagants?... Pour quoi donc, si son prochain y puisait quelque illusion, assez innocente, en somme? Ou bien alors, n'allez-vous pas aussi condamner aux galères le mastroquet qui, pareillement, donne l'illusion et le rêve contre argent monnant, sur son zinc, mais en même temps verse le poison, la folie, le crime et, pis encore, la déchéance?

Les personnes à qui Talazac a livré ses étranges marchandises eussent mieux fait de donner leurs écus aux pauvres?

Pardieu, c'est clair. Mieux vaut toujours réserver tout pour les pauvres. Néanmoins, si ces personnes elles-mêmes souffraient humblement — vous pensez bien que Talazac n'avait point une clientèle d'élite — et si, grâce aux poumons de vautour et aux dents de rhinocéros, elles ont cru voir là-bas, en songe, un fils ou un fiancé qui leur souriait vaguement du fond des tranchées... monsieur le président, vous avez condamné un bienfaiteur obscur, et un peu farceur, et un peu canaille peut-être aussi, mais tout de même un bienfaiteur. — M. B.

LA CONVENTION DE CHICAGO

Hughes en tête!

CHICAGO, 10 juin. — Hier après-midi, devant la Convention républicaine, le sénateur Fall a présenté la candidature de M. Théodore Roosevelt, en déclarant que le programme républicain peut être adopté par tous les bons Américains.



(D'après la Life, New-York.)

LE COLONEL ROOSEVELT, allant à la chasse au papillon, rencontre un oiseau (HUGHES).

Lorsque l'orateur a parlé d'une « colossale personnalité américaine », faisant allusion à M. Roosevelt, des applaudissements mêlés de quelques sifflets se sont fait entendre.

CHICAGO, 10 juin. — A la Convention républicaine, le premier vote a donné les résultats suivants :

| | |
|------------|----------|
| MM. Hughes | 253 voix |
| Weeks | 105 |
| Root | 103 |
| Cummins | 81 |
| Burton | 77 |
| Fairbanks | 74 |
| Roosevelt | 65 |

Pour être élu, le candidat doit obtenir 493 voix. Un deuxième vote a eu lieu qui a donné les résultats suivants :

| | |
|------------|----------|
| MM. Hughes | 328 voix |
| Root | 89 |
| Fairbanks | 88 |
| Cummins | 85 |
| Roosevelt | 81 |
| Weeks | 79 |
| Burton | 76 |
| Sherman | 65 |

CHICAGO, 9 juin. — La Convention républicaine s'est ajournée à demain matin pour continuer ses efforts en vue de nommer un candidat. La Convention progressiste s'est aussi ajournée sans avoir pris de décision. Les chefs de partis expriment l'espoir que le comité de conférence fera quelques tentatives pendant la nuit pour réaliser l'union des diverses fractions.

A la Société franco-japonaise de Paris

Hier a eu lieu, au Cercle militaire, un déjeuner réunissant les délégués japonais envoyés à Paris par le gouvernement japonais pour participer à la conférence économique des Alliés, et les membres de la société franco-japonaise dont ils étaient les hôtes.

M. Bertin, membre de l'Institut et président de la Société franco-japonaise, présidait ce déjeuner, auquel assistaient notamment : le baron Sakonafi, ancien ministre des Finances; M. Matsui, ambassadeur du Japon à Paris, et tout le personnel de l'ambassade; M. Mori, commissaire financier du Japon en Europe; le professeur Shiota, médecin-chef de l'ambulance de la Croix-Rouge japonaise à Paris, avec le personnel de l'ambulance; MM. Souhar, secrétaire général de la Société; Raphaël-Georges Lévy, de l'Institut; Guernaud, vice-président du conseil de la Banque franco-japonaise; vice-amiral Fournier, Marc Varenne, etc.

M. Bertin, dans une courte allocution, a présenté ses félicitations aux membres de la délégation et parlé de l'étendue future des relations de la France avec le Japon.

A DÉFAUT DE LA JOCONDE

Un musée national provisoire à Toulouse

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

Au milieu de tant d'épisodes de cette guerre, l'un des plus curieux et des plus piquants pour les amateurs d'art, sera celui de la migration à Toulouse des chefs-d'œuvre de nos grands musées!

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, la ville de Toulouse ne pouvait se faire à cette idée que les chefs d'œuvre, soigneusement emballés, auraient séjourné de longs mois dans ses murs, sans qu'il eût été permis à quiconque de contempler leur beauté! On sait comment la direction des Beaux-Arts a fini par autoriser l'exposition d'une partie de ces chefs-d'œuvre, exposition qui a été officiellement inaugurée, hier, par M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

L'Etat a seulement permis l'exposition des tapisseries, de quelques pièces, les plus belles du mobilier national, et des broderies de Lyon exécutées par Marie-Antoinette et pour la mariée de Marie-Louise.

Ces œuvres précieuses ont été exposées dans la grande salle du Musée des Augustins.

C'est sans doute la première fois qu'une telle exposition est faite en France, car, si nous possédons un musée des tableaux et des sculptures, nous n'avons pas un musée des tapisseries. Aussi bien faut-il féliciter le goût de M. Pol Neveux, qui, par le choix qu'il a fait, a su présenter aux connaisseurs les plus beaux spécimens, de façon à donner une idée générale de la tapisserie française.

On sait que l'âge d'or du genre fut le quinzième siècle. Mais un seul exemplaire de cette époque a été mis sous les yeux du public. On a craint que les couleurs altérées des œuvres de ce temps ne soient égarées par le flamboiement des tentures du dix-huitième siècle; aussi, le *Concert*, qui figura à l'exposition des primitifs français, est-il la seule pièce. Cette tapisserie, tissée dans les ateliers angevins, fut achetée par la Manufacture des Gobelins, en 1890, en Alsace; elle avait été faite pour un Rohan, qui possédait un château dans cette province.

Parmi les merveilles qui s'offrent au regard, il convient de citer *La Naissance d'Apollon et de Diane*, d'après les cartons de Philibert Delorme, venant de la fabrique de Fontainebleau; *Le Colosse de Rhodes*, d'après Lerambert; un panneau de la série des *Mois* ou les *Résidences royales*; deux splendides panneaux : *Le Mariage de Louis XIV*, et *l'Audience du Légat*, tissés dans la Manufacture des Gobelins, d'après les cartons de Ch. Le Brun; une belle décoration murale, *Le Triomphe des Dieux*, sorti d'un atelier de Bruxelles, d'après des cartons italiens attribués à Mantegna mais transformés par Noël Coypel; un exemplaire de la *Tenture des Indes*; le *Dîner dans la Forêt*, exécuté par Van Orley et refait par Mignard, de la série des *Grandes Chasses de Maximilien*; un très grand panneau, *L'Ecole d'Athènes*, d'après la fresque de Raphaël; la *Manne miraculeuse*, par Poussin; l'une des « Trois Histoires de Moïse »; et, à côté d'elle, la *Scène du Serment*, de l'« Histoire de Jason », une des plus jolies tapisseries de Compiègne, due à Jean-François de Troy.

Voici encore un type de la série des grands panneaux des « Chasses de Louis XV », par Oudry, *Un Cerf traversant l'Oise*, puis une tapisserie plus grouillante encore de personnages et plus pittoresque l'« Ambassadeur marocain Mehemet Effendi arrivant aux Tuileries ».

Notons enfin, une œuvre inédite, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'a jamais été exposée, et que M. Pol Neveux a très heureusement tirée de l'ombre, un splendide Beaucous : *Les Rinceaux de Polydor*, d'une richesse de tons et d'un travail incomparable.

Tel est l'ensemble de cette exposition de la tapisserie qui fera époque dans l'histoire de nos œuvres d'art. On y a adjoint quelques pièces du mobilier, en petit nombre, parmi lesquelles le fameux groupe des fauteuils de Louis XVI et du petit tabouret de pied, si précieux, des consoles, des tables, des objets d'art, Empire, dix-septième, dix-huitième siècles, des œuvres où se retrouvent les signatures de Boule, de Thomire, la facture de Perrier et Fontaine.

Il demeure bien entendu que la majorité des grands chefs-d'œuvre de peinture reste cachée aux yeux du public au fond de l'asile que l'administration lui assigna, voilà bientôt deux ans. *La Joconde* elle-même, quels qu'en eussent été le désir de M. Ellen Prévot et son zèle louable, ne connaîtra pas les Toulousains!

Alex Coutet.

Les congés de la Pentecôte

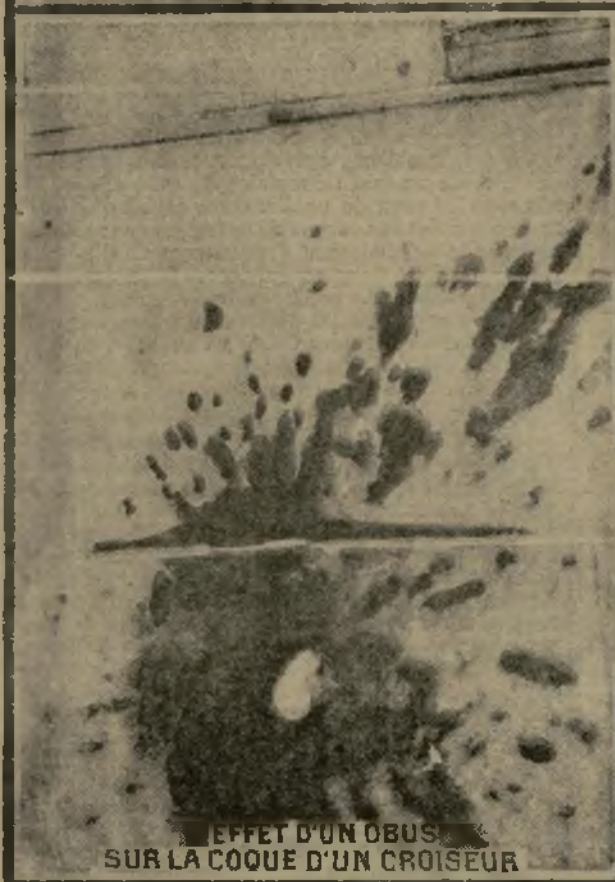
A l'occasion des fêtes de la Pentecôte, les ministères et administrations de l'Etat seront fermés les 11 et 12 juin.

Il en sera de même des bureaux de la préfecture de la Seine, de la préfecture de police, de l'Assistance publique, de l'octroi, du Mont-de-Piété et des mairies de Paris, à l'exception des bureaux des naissances et des décès, qui seront ouverts au public de 10 heures à 14 heures.

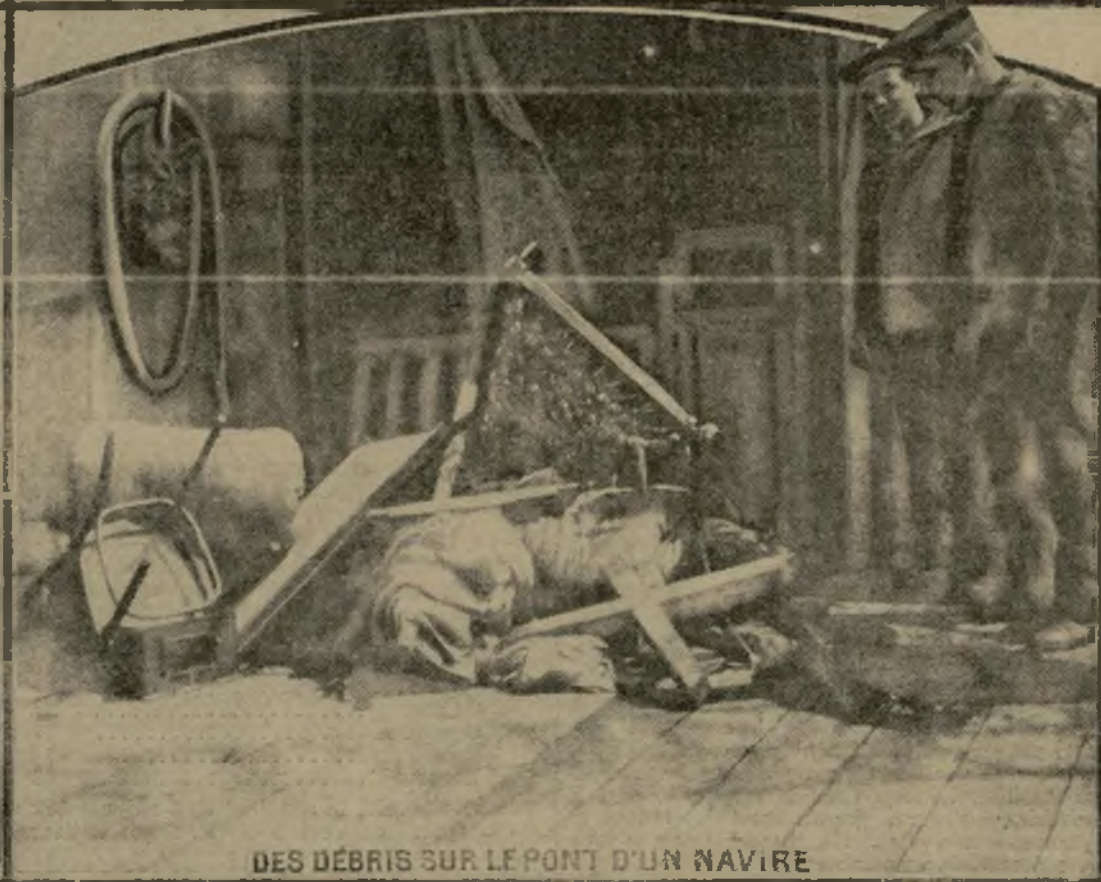
A bord des navires qui infligèrent une sévère leçon aux Allemands



UNE PHASE DU COMBAT PHOTOGRAPHIÉE A PLUSIEURS KILOMÈTRES



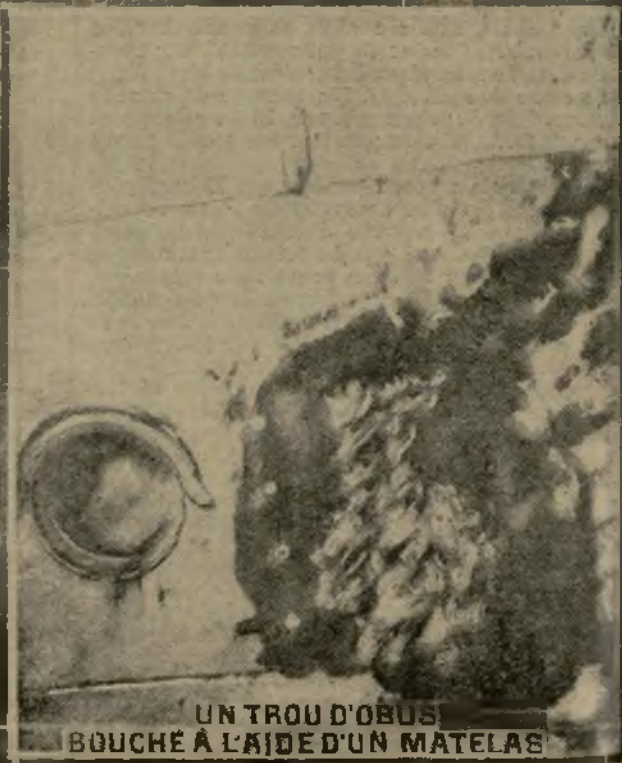
EFFET D'UN OBUS
SUR LA COQUE D'UN CROISEUR



DES DÉBRIS SUR LE PONT D'UN NAVIRE



UNE PARTIE DE L'EQUIPAGE DU QUEEN-MARY



UN TROU D'OBUS
BOUCHÉ À L'AIDE D'UN MATELAS

Depuis la bataille navale du Skager-Rak, les Allemands qui, tout d'abord avaient proclamé leur victoire ont déchanté et, peu à peu, sont obligés de faire des révélations qui ajoutent à l'évidence de leur défaite. Les Anglais, au contraire, ont presque pêché, au début, par excès de probité. Leurs premiers communiqués étaient conçus avec une telle réserve qu'on put, un instant, croire au succès allemand. Jour sur jour, depuis lors, leur magnifique action apparaît plus incontestable et leur triomphe plus certain.

DERNIÈRE HEURE

Un conseil de guerre à Londres

M. Briand, le général Joffre et plusieurs ministres français y ont pris part

LONDRES, 10 juin. — M. Briand, président du conseil des ministres, accompagné du général Roques, ministre de la Guerre, de M. Clémentel, ministre du Commerce, de M. Denys Cochin, ministre d'Etat, du général Joffre, commandant en chef des armées françaises, s'est rendu à Londres.

Après avoir été reçu au palais de Buckingham par leurs Majestés le roi et la reine, M. Briand, le général Roques et le général Joffre ont assisté à une séance du comité de guerre que présidait M. Asquith et auquel ont pris part sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères; M. Balfour, premier lord d'Amirauté, M. Mac Kenna, ministre du Trésor; M. Bonar Law, ministre des Colonies; M. Lloyd George, ministre des Munitions; lord Crewe, lord Curzon, le général Robertson, chef d'état-major, et sir Douglas Haig, général en chef des troupes anglaises en France.

Sur les différentes questions soumises à leurs délibérations les deux gouvernements ont constaté leur complet accord.

Les ministres français sont rentrés à Paris hier soir à 11 heures.

Les Russes ont progressé de 30 kilomètres en quatre jours

LONDRES, 10 juin. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Pétersbourg télégraphie que, suivant des Russes, la victoire remportée par l'armée du général Broussiloff est une des plus belles de l'histoire militaire.

Il y a toute apparence, ajoute le correspondant, que leur affirmation soit fondée. L'armée russe, en effet, après avoir emporté une ligne fortifiée extraordinairement puissante, s'est avancée, en moins de quatre jours, de trente kilomètres : telle est, en effet, la distance qui sépare l'ancienne ligne russe de la région d'Olyka de la ligne occupée mardi. C'est de ce côté que la progression a été la plus considérable, mais si on se réfère aux communications parvenues jusqu'à jeudi dernier, on peut évaluer à 20 kilomètres la moyenne de l'avance sur tout le front d'attaque.

Depuis jeudi, la progression s'est encore accentuée et l'état-major russe a une nouvelle victoire à son actif, victoire qui a eu pour résultat d'entraîner la prise de Kolki, sur le Stry. Ainsi les Russes sont maîtres du triangle Kolki, Loutsk, Olyka, dont l'importance stratégique est de premier ordre.

Suivant le colonel Choumsky, la communication entre les armées autrichiennes et allemandes a été coupée, et une partie de l'armée de l'archiduc Ferdinand se trouve au nord de la brèche qui les sépare. Dans la situation présente, l'aile droite de l'armée allemande et l'aile gauche de l'armée autrichienne se trouvent exposées aux coups des assaillants. Les Autrichiens ne peuvent guère songer à se retrancher avant d'être arrivés au Bug supérieur ; le réseau de chemins de fer dont ils disposent est insuffisant à assurer leur approvisionnement en vivres, en matériel et en munitions. Quant aux renforts, il faudrait, pour en amener, avoir des réserves disponibles, ce qui ne semble pas être le cas.

Bien que les Autrichiens répètent qu'ils s'attendaient à l'attaque des Russes, il est de toute évidence que cette attaque les a complètement surpris. A la fin de mai, en effet, les Russes ont commencé, sur le front de Galicie, à se livrer à une série d'attaques locales qui étaient toutes repoussées ; ces manifestations n'avaient d'autre but que de tromper l'ennemi sur les intentions du commandement, et la ruse a pleinement réussi. « C'en est fait, déclaraient les officiers autrichiens, la preuve est faite que les Russes sont impuissants à briser nos lignes. » Ils sont maintenant fixés, et il est clair que même les grands stratèges de Berlin sont désorientés par une attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas. (Radio.)

Le commandant Raynal prisonnier à Mayence

AMSTERDAM, 10 juin. — Selon des nouvelles parvenues aujourd'hui, le commandant Raynal, l'héroïque défenseur du fort de Vaux, est prisonnier à Mayence.

CRISE MINISTÉRIELLE EN ITALIE

M. SALANDRA démissionne

ROME, 10 juin. — La Chambre a ouvert, à 15 heures, à la séance d'aujourd'hui, la discussion du budget provisoire.

M. Salandra a déclaré qu'il ferait des déclarations conformes au désir qu'en a exprimé la Chambre.

Aucun événement nouveau, dit-il, ne s'est produit dans la politique internationale. La conférence économique de Paris réglera le futur régime économique des alliés.

La solidarité des Alliés est encore plus parfaite, et la communauté de direction militaire envisage des résultats immédiats.

L'offensive dans le Trentin a déclenché la grande et magnifique action des armées russes.

Pendant que l'Italie préparait un effort conscient et méthodique, l'ennemi a pris l'offensive, mais le moment critique est passé, et l'ennemi ne passera pas.

Toute la vérité doit être dite pour mettre un terme aux bruits alarmants qui démoralisent le pays et qui parlent des plus hauts milieux politiques et sociaux.

M. Salandra a terminé son discours, vigoureusement applaudi par presque toute la Chambre, en lui demandant d'exprimer, en toute liberté, et d'une manière digne et claire, son opinion sur la conduite du gouvernement, qui a conscience d'avoir accompli tous ses devoirs et tous les sacrifices.

ROME, 10 juin. — Plusieurs orateurs prennent la parole après M. Salandra, puis la discussion est close.

Le président du conseil accepte l'ordre du jour Luciani, ainsi conçu :

La Chambre, ayant confiance dans l'action du gouvernement, adopte les douzièmes provisoires.

M. Salandra demande le vote par division.

La Chambre repousse à l'appel nominal, par 197 voix contre 158, la première partie de l'ordre du jour :

« La Chambre ayant confiance dans l'action du gouvernement ».

Le cabinet Salandra est démissionnaire.

Communiqué italien

ROME, 10 juin. — Commandement suprême.

Après avoir subi un grave échec et des pertes énormes dans la journée du 8 juin, l'ennemi a limité, hier, son activité à des actions peu intenses d'artillerie. De leur côté, nos troupes ont effectué des actions de contre-offensive en plusieurs points du front, provoquant l'apparition de masses ennemies qui ont été efficacement prises sous le feu de nos batteries.

Nous avons réalisé quelques progrès dans la Haute Vallée, dans le secteur du Mont Novegno (torrent Posina), au fond de la vallée de l'Asico et sur les pentes occidentales du mont Cengio.

Dans les hautes vallées du Boite et de l'Ancei, la marche en avant méthodique de nos troupes a continué.

Sur le reste du front, jusqu'à la mer, duels habituels des deux artilleries, lancement de bombes et petites incursions de nos détachements.

Les avions ennemis ont lancé des bombes sur diverses localités de la plaine vénitienne; il y a eu dans l'ensemble sept blessés et quelques dommages.

Une de nos escadrilles Caproni a bombardé un campement et les défenses ennemies de l'Assa et de l'Asico.

Nos avions sont rentrés indemnes.

Un dernier mot sur le "Hampshire"

C'est sur une mine qu'il a sauté

LONDRES, 10 juin. — L'amirauté annonce qu'il est établi maintenant que le *Hampshire* a heurté une mine à vingt heures, le 5 juin; il coula en dix minutes. Il avait été escorté par deux contre-torpilleurs qui, plus tard, furent renvoyés à cause du très mauvais temps.

On a cherché de tous côtés et vainement les quatre embarcations qu'on a vu quitter le *Hampshire*.

L'amiral Jellicoe estime que le *Hampshire* a fait naufrage dans une mer furieuse sous le vent de la côte.

LA BATAILLE NAVALE

L'Allemagne se rend compte qu'elle a été "mystifiée"

AMSTERDAM, 9 juin. — On mande de Berlin que les Allemands disent n'avoir pas souffert dans leur rencontre navale de jeudi matin au large de Zeebrugge.

Beaucoup d'Allemands en Hollande sont en proie au découragement.

Suivant un Allemand arrivé en Hollande, le mécontentement grandirait en Allemagne, où les réjouissances officielles au sujet des victoires seraient sans écho dans les masses.

AMSTERDAM, 9 juin. — L'opinion des cercles navals allemands est que la grande importance du combat de la mer du Nord réside dans le fait que la flotte allemande n'a pas été écrasée par les Anglais.

Les fanfaronnades et la joie de la presse et de certains fonctionnaires auraient pour but d'entretenir à l'intérieur et à l'étranger la foi dans la puissance de l'Allemagne.

Un informateur du *Tijd* ajoute que si on apprend plus tard la perte d'un certain grand croiseur allemand, on verra combien l'opinion publique allemande a été mystifiée.

Cet informateur est un Allemand qui a pris part au combat.

GENÈVE, 10 juin. — La presse allemande ne dissimule pas la déception que lui causent les nouveaux aveux de l'état-major de la marine.

Le critique militaire du *Bund* estime que la perte du *Lutzw* et du *Rostock* change sensiblement le résultat du combat. Même en ne tenant compte que des pertes avouées, la flotte allemande se trouva avoir proportionnellement plus souffert que la flotte anglaise.

La destruction du *Lutzw* fait honneur à l'école à feu anglaise.

Les épaves de la bataille du Jutland

LONDRES, 10 juin. — On mande de Copenhague à l'Agence Central News que le vapeur danois *Petersen*, qui vient d'arriver d'Angleterre en un port danois, rapporte que sur les lieux où s'est livrée la bataille du Jutland, il a navigué pendant quatre heures à travers toute sorte d'épaves, et pendant une heure à travers une nappe de pétrole. La mer était très huileuse, mais absolument calme sur toute l'étendue recouverte par le pétrole. Deux vaisseaux de pêche ont rapporté hier cinq cadavres, deux embarcations et un certain nombre de ceintures de sauvetage provenant des torpilleurs *Tipperary* et *Fortune*.

Dans la nuit de mercredi à jeudi toutes les horloges de France seront avancées d'une heure

Le ministère de l'Intérieur nous communique la note suivante :

Dans la nuit du mercredi 14 au jeudi 15 courant, à 11 heures du soir, toutes les horloges publiques (horloges des chemins de fer, des bureaux de poste, de tous les établissements relevant de l'Etat, des départements et des communes, etc.), seront avancées d'une heure.

Leur aiguille passera brusquement de 11 heures à minuit.

L'heure ainsi modifiée régiera pendant l'été, jusqu'au 1^{er} octobre, tous les usages ordinaires de la vie. En particulier, les règlements de police concernant l'ouverture et la fermeture des établissements ouverts au public seront appliqués sans modification, en se conformant à l'heure nouvelle.

Le gouvernement prie le public de bien vouloir avancer toutes les pendules et montres d'une heure pendant la nuit du mercredi 14 au jeudi 15 juin.

Le but principal de cette mesure est d'économiser chaque jour une heure de lumière artificielle et, par conséquent, de réserver à la défense nationale une quantité considérable de charbon et de pétrole actuellement dissipés en éclairage inutile.

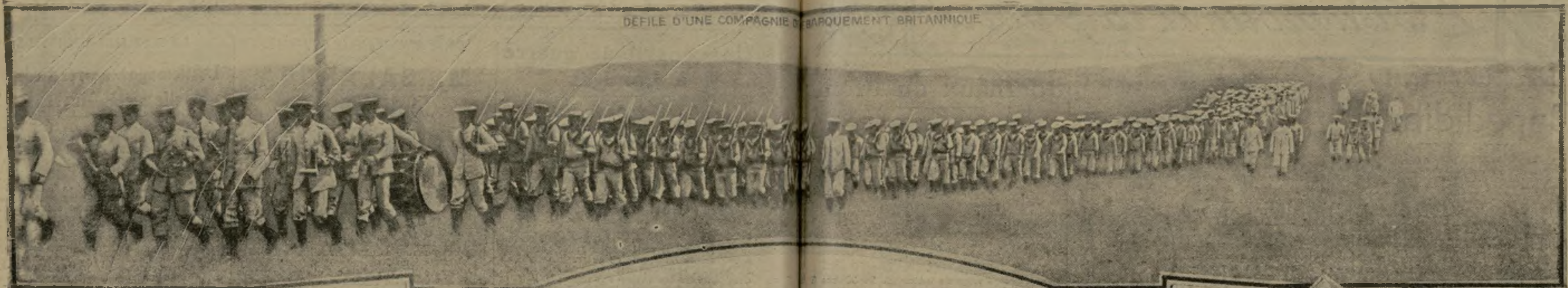
Tous les Français auront à cœur de se prêter à une réforme qui apportera à la France un surcroît de ressources dans la lutte décisive qu'elle soutient pour la civilisation et le droit.

Le ministre de l'Intérieur,
(Signé) : MALVY.

SAINT-GALMIER SOURCE BADOIT

Eau de régime, préserve des Epidémies. La MEILLEURE et la MOINS CHÈRE, des eaux Minérales naturelles.

A Salonique. -- Avec les Français, les Anglais, les Serbes... et les Annamites



DEFILE D'UNE COMPAGNIE D'EMBARQUEMENT BRITANNIQUE



UN COIN DU CAMP ANNAMITE



UNE COLONNE ANNAMITE VA PRENDRE POSITION



LE REPAS DES ANNAMITES



PRÉPARATIFS DE CAMPMENT D'UN RÉGIMENT SERBE



UN CONCERT MILITAIRE, EN MACEDOINE

En outre des Français, des Anglais et des Serbes qui, côte à côte, occupent l'importante base d'opérations de Salonique, un certain nombre de soldats annamites viennent de grossir les effectifs du général Sarrail. Les Bulgares, depuis quelques jours, ont engagé un semblant d'action, où, jusqu'ici, l'artillerie seule est intervenue. Mais ces adversaires doivent hésiter à engager une action

sérieuse, au moment où leurs alliés allemands, autrichiens et turcs rencontrent sur d'autres fronts des difficultés inattendues. Ils n'ignorent pas, d'ailleurs, que 150.000 Serbes se sont joints aux troupes franco-britanniques et ils doivent plutôt appréhender de se trouver face à face avec un ennemi dont ils n'eurent raison que lorsqu'il était seul, épuisé et attaqué de toutes parts.



L'Humour et la Guerre



DIALOGUE DE POILUS

Capedidious!!

PERSONNAGES :

Guy, de Chantelouve, sergent de la classe III. Joli, fin, élégant, distingué, tenue soignée mais bien coupée et bufflantes officier. Rabastens, employé de l'ascenseur, manchot, mais médaille militaire et croix de guerre sur la tête bleue marine.

Mère, sœur et tante de Guy de Chantelouve.
(On se trouve dans le hall d'un palace très luxueux, à Paris. On entend le tintement d'une cloche, d'abord en taillonneur très court, effrayé anglais parlant le koki comme naguère le smoking. C'est à la fois très chic et très guerre. Il n'y a pas de signaux, mais le bruit d'acier des petites cuillères sur les soucoupes indique que l'après-midi est bon et le moral également.)

Guy, finissant un récit au milieu du cercle admiratif de ses parents qui l'écoutent avec ivresse. —



... Et c'est ainsi que le 26 février, sur la Meuse, nous avons opéré la relève sous le plus effroyable des bombardements.

Chœur des parents. — C'est terrible!... Pauvre chéri!... Quel courage! J'en ai froid dans le dos.

LA MAMAN. — Et toujours aussi imprudent, mon Guy... Je parie que la nuit, dans tes sales tranchées humides, tu ne peusses même pas à mettre ton foulard?

Guy, riant. — J'avoue, maman, que parfois je l'oublie, en effet.

LA GRANDE SŒUR. — Ça ne lui réussit pas mal... Voyez donc la belle mine qu'il a... Il est superbe!

Guy, agacé. — Là! ça y est, je l'attendais... patiens que j'ai engraisé.

LA GRANDE SŒUR. — Mais certainement.

Guy, ironique. — Parbleu!... c'est la tranchée, cette bonne tranchée si parfaitement hygiénique. Vrai, il n'y a que le front... Je me demande comment il peut encore rester quelqu'un à Paris, dans ce sale Paris où l'on est si mal... tandis que là-haut...

UNE PETITE MÈRE. — Voyons, Guy, ne vous moquez pas de nous et rappelez-vous plutôt un autre épisode de votre vie héroïque.

Guy. — Eh bien, soit. C'était à V... Un matin, l'officier s'amène et demande un homme pour aller relever des fils téléphoniques qui étaient coupés entre nos tranchées et celles de l'ennemi. La mission n'était pas précisément de tout repos, mais je me présente pour l'accomplir. Au moment où j'allais être désigné, arrive un diable de caporal, un petit noiraud qui s'appelait Rabastens et qui parlait avec un accent du Midi à croire qu'on entendait couler



tous les cailloux de la Garonne. Voilà ce satané garçon qui s'avance devant l'officier et dit : « C'est

pas pour des bleus une mission pareille, faut donner ça à un vieux gradé comme moi... Tu n'iras pas, petit, c'est moi qui irai, pas vrai, mon lieutenant? Capedidious! »

Et l'officier désigna mon caporal. Il sortit de la tranchée et je le suivais de l'œil à travers un créneau. Oh! il n'alla pas loin, le pauvre diable! Cinq minutes après, je le voyais tomber. Pauvre Rabastens! ça m'a fait beaucoup de peine de ne plus entendre son accent et ses éternels : « Capedidious! »

UNE VOIX, à la cantonade. — Capedidious!

Guy, sursautant. — Hein! qu'est-ce que je rêve?... J'ai bien entendu pourtant.

LA PETITE SŒUR, rouscissant. — Mais oui, moi aussi... par là... on a dit : « Capedidious! »

Guy, regardant tout autour. — C'est bizarre! (Soudain ses yeux se fixent sur l'employé de l'ascenseur, qui se tient à quelques mètres d'eux, devant son appareil et le regarde en souriant.)

Guy, qui reconnaît enfin l'employé. — Rabastens!... C'est toi?

RABASTENS. — C'est moi... Ce vieux Chantelouve, tout de même!

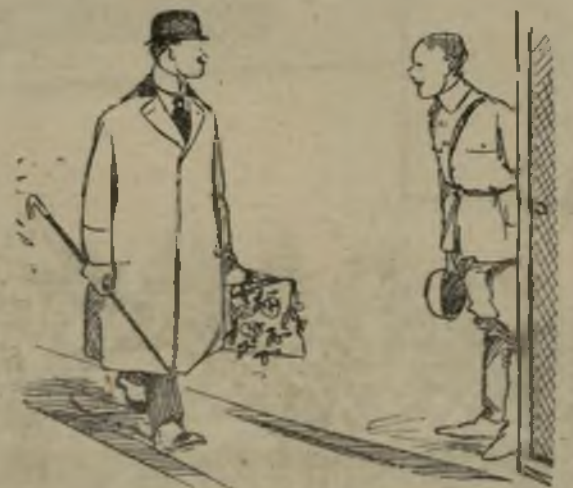
Guy. — Quel bonheur!... Tu n'y es donc pas resté, là-bas?

RABASTENS. — Tu vois... Un bras de moins, par exemple... Alors, réformé, j'ai trouvé une place ici. Logé, nourri, cinquante francs par mois... ça me permet d'envoyer ma pension aux vieux à Moissac.

Guy. — Ce brave Rabastens!... Tu vas venir prendre quelque chose avec nous.

RABASTENS. — T'es pas marteau!... Moi, le garçon d'ascenseur, aller gobichonner avec les clients dans l'hôtel... On me mettrait à la porte en cinq sec.

Guy. — Jamais de la vie!... Je m'en charge, papa



connait le patron de ta boîte... et puis je veux présenter mon sauveur à maman... que diable!

Le mutilé finit par céder à l'insistance de son ancien copain, qui l'assure de force au milieu du groupe. Rabastens, pas rassuré tout de même, se dissimule de son mieux derrière les colonnes et les plantes vertes. La maman le bouscule de chocolats et de gâteaux, les jeunes filles s'empressent à le servir et le brave garçon finit par oublier, au milieu de ces galeries, sa véritable situation, quand soudain il sursaute.

UN CLIENT, d'une voix furieuse. — Ah ça!... Il n'y a donc personne à cet ascenseur?

RABASTENS, qui veut se précipiter. — On me demande... Je suis obligé...

Guy, l'arrêtant. — Jamais de la vie, mon vieux, finis ton chocolat tranquillement. C'est moi qui irai... Capedidious!

RABASTENS, ahuri. — Toi?

Guy. — Mais oui... Tu m'as remplacé pour les fils téléphoniques, je peux bien te remplacer à l'ascenseur... C'est moins dangereux.

(Et l'élégant sergent se dirige vers l'ascenseur et s'incline devant le client impatient.)

— A quel étage, monsieur?

(Rideau.)

Jules Chancel.

(Dessins de Hautot.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Ayuntamiento de Madrid

Journaux du Front

NOTES POUR LE LANGAGE CHIFFRE

Du Cri de Guerre (23^e territorial) :

Tout le langage conventionnel sera secret et chiffré. Toutefois les chiffres étant d'un usage difficile, on les supprimera et on adoptera la convention suivante :

| | |
|-----------------|---------|
| 1 se prononcera | Huns |
| 2 " " | Deusse |
| 3 " " | Troyes |
| 4 " " | Castres |
| 5 " " | Zinc |

Exemple : Castres et Troyes = butire.

On pourra se servir de ce code retourné :

| | |
|--------------------|---|
| Huns se prononcera | 1 |
| Deusse " " | 2 |
| Troyes " " | 3 |
| Castres " " | 4 |

Des exercices fréquents habitueront les hommes à cette pratique.

NOTRE PROCHAIN ROMAN

Du Canard du Boyau (74^e demi-brigade. Secteur postal 93) :

Nous faisons savoir à nos lecteurs que nous ne commencerons pas prochainement la publication des :

VERS LE VASE

l'œuvre ignoble et répugnante de notre collaborateur et ami

LE RÉTAMEUR.

Le Canard du Boyau, trop soucieux de sa dignité, saurait consentir à insérer pareilles horreurs. Libres à ce drôle, dont la veulerie effrénée n'a d'égale que la concupiscence, d'aller porter ailleurs sa littérature éhontée.

QUELQUES ENORMITES

Du Canard du Boyau (74^e demi-brigade. Secteur postal 93) :

I. — Un militaire mobilisé comme photographe d'un service radiographique arrive dans un nouvel hôpital où il vient d'être envoyé. Que croyez-vous que l'on lui dit? Sous prétexte qu'il savait « préparer des balais », on l'employa à chauffer ceux des malades.

...

II. — Ayant appris que le général X... avait commandé une offensive de nuit, le gendarme Guignol lui a dressé procès-verbal pour attaque nocturne.

...

III. — Un permissionnaire de retour au front oublie de faire dater sa permission à B...

— Pourquoi n'avez-vous pas fait viser votre permission au retour?

— On ne me l'a pas demandée.

— C'est à vous à faire timbrer votre permission.

— Permettez, mon commandant, voulez-vous que je retourne de suite la faire timbrer?

LES PRÊTS A L'ÉTAT de titres des pays neutres

Le Journal Officiel a publié le montant des bonifications que le porteur des titres des pays neutres — dont les listes ont paru précédemment — reçoit en effectuant le prêt de ces valeurs à l'Etat.

Cette bonification représente une augmentation de 25 0/0 du revenu brut annuel des titres prêtés. Rappelons qu'en plus de cette bonification, le porteur conserve le droit à la prime du change, que peut valoir l'encaissement des coupons à l'étranger, et, en outre, le droit au bénéfice qui peut résulter de l'appel au remboursement au pair de ses titres par voie de tirage au sort.

Les titres remis en prêt au Trésor peuvent être indifféremment revêtus du timbre français ou non revêtus de ce timbre, et le porteur reçoit un certificat négociable en échange des titres qu'il a cédés à l'Etat.

Ces avantages et ces facilités conduisent un grand nombre de porteurs à apporter leurs valeurs au Trésor.

Les titres prêtés sont remis à la Banque de France aux agents de change, aux établissements de crédit ou aux principales banques et c'est seulement en face de ces intermédiaires que se trouveront les prêteurs pendant toute la durée du prêt.

Les porteurs de titres des pays neutres doivent donc répondre à l'appel du ministre des Finances : ils y trouvent un large profit, tout en servant utilement les intérêts généraux du Pays!

SITUATIONS

Brochure envoyée franco FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

L'Humour et la Guerre



ENTRE VICTIMES DE LA GUERRE

— Et nous qui allions à Ostende... Vous croyez que c'est amusant !

(MOTS TRICK)



Gustave — J'impose ma paix à l'Europe, et alors tu rends les trois forts à Constantin...

Ferdinand — Et ta sœur ?

(Illustration de J. Le Roy)



LA PARTIE DE « KARTES » EN BOCHIE

— Sucre, graisse, manillon de pain !... J'ai gagné !

(Piquet Baby)



CANTINIERE ET MERCANTI

— Autrefois, y en avait pas autant là-dedans, mais c'était du bon, et il était moins cher...

(Castrol)

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'autre douleur

Jamais les deux sœurs ne s'étaient quittées jusqu'au jour où Jeanne, la plus jeune, se maria.

Pourquoi Jeanne se maria-t-elle plutôt que Thérèse ? Toutes deux, elles étaient sans fortune et elles se ressemblaient de caractère et de visage. C'étaient deux Parisiennes, deux vraies filles de Paris, dont le charme résidait bien plus dans la grâce du sourire et des gestes que dans la beauté des traits. Jeanne dut à son étoile de passer quand il le fallait sur le chemin de l'homme qui devait l'aimer. Ni trop tôt, ni trop tard. Et voilà pourquoi elle fut choisie. Elle eut de la chance et Thérèse n'en eut point.

Jeanne changea dans le mariage, surtout quand un bel enfant lui naquit. Elle prit l'importance d'une femme et d'une mère. Physiquement, elle devint plus forte et plus belle. Et avec indulgence elle conseillait Thérèse.

Celle-ci resta la même. Comment aurait-elle changé quand rien ne changeait dans sa vie ? Elle continua auprès de ses parents son existence grise et close de jeune fille bien élevée. Les années passèrent : elle eut trente ans. Quelques projets de fiançailles ayant échoué, on décida que c'était décidément un goût, une vocation pour Thérèse que le célibat. Et devant les petites misères du foyer que connaissait la cadette, la mère des deux sœurs confiait naïvement à Thérèse : « Comme tu as bien fait de ne pas vouloir te marier ! »

Quand la guerre éclata, Pierre, le mari de Jeanne, partit. La jeune femme s'installa, avec son fils, chez ses parents. Thérèse et Jeanne reprirent beaucoup de leurs habitudes d'autrefois ; mais il n'y avait plus aucune égalité entre elles. L'une restait la jeune fille, celle qui doit servir ; l'autre était la jeune femme, celle qu'on doit servir. Thérèse se dévoua entièrement. Et cela fut accepté comme une chose très naturelle.

Peu à peu, le courage de Jeanne faiblit. On la plaignait et on félicitait Thérèse : « En avez-vous de la chance d'ignorer ces tortures ! » La jeune fille ne répondait rien ; elle souriait poliment et ses yeux se baissaient, mystérieux.

Un jour, on apprit que Pierre avait été tué devant Verdun. La douleur de la jeune femme éclata terrible, bruyante, exigeante, réclamant à tous pleurs et pleurs. Elle cria sa douleur, comme elle avait crié son allégresse d'épouse et de mère. Et la pitié vint vers elle comme autrefois l'envie. Ses amis répétaient : « C'est affreux ! Après cinq ans de mariage ! Et cet enfant à élever ! Ils s'aimaient tant ! Pauvre petite ! »

Cependant, penchée sur cette douleur, Thérèse murmurait ardemment : « Sois fière, c'était un héros ; sois forte, il te reste son fils. »

Le printemps revint. Il y eut à nouveau, dans les jardins, de la lumière, des chants et des fleurs. Malgré leur détresse, les deux sœurs sentirent en elles le grand rayonnement. Tristement enfermées depuis de longs jours, elles voulurent sortir. Et, un après-midi, elles se dirigèrent, avec l'enfant, vers le Bois.

Elles choisirent des allées désertes qu'ombrageaient à peine les jeunes feuilles. Silencieuses, tandis que l'enfant courait et riait à leurs côtés, elles ne pensaient ni ne souffraient. Sous le soleil nouveau, leurs yeux se fermaient à demi, et l'air faisait onduler leur voile noir. C'était un de ces instants où la douleur se tait parce que la vie est la plus forte.

Un couple les croisa. C'était un jeune permissionnaire et sa femme. Comme le deuil des sœurs, leur joie fuyait la foule. Enlacés et tendres, ils ne voyaient personne. Et sans remarquer les sombres femmes, arrivées tout près d'elles, ils s'embrassèrent.

Thérèse détourna la tête et son pas devint plus rapide.

Un bruit de sanglots l'arrêta. A ses côtés, Jeanne gémissait :

— Thérèse ! les as-tu vus ! Comme moi, comme nous, il y a si peu de temps ! Et c'est fini à jamais...

La tête un peu penchée, Thérèse semblait absente. Et ses mains dégantées tourmentaient une jeune tige.

Jeanne continua, incapable de dominer sa détresse :

— Plus jamais. Et moi je suis si jeune pour vivre sans amour ! Cet avenir dans la solitude !

Alors, Thérèse murmura :

— Tu te souviens...

— Ah ! tu ne peux pas comprendre ! Tu ne sais pas. Personne ne souffre ce que je souffre.

L'aînée la regarda de ses yeux pensifs, tandis que ses lèvres prononçaient à peine :

— Tu crois ?

— Non ! Cela vaut mieux : tu es plus heureuse... Nous nous aimions tant ! Jamais une femme n'a été aimée comme moi. Il était resté amoureux des premiers jours. Quand il rentrait, le soir, je venais vers lui ; il me prenait dans ses bras et...

Mais Thérèse interrompit sa sœur d'un geste de prière. Et sa voix brève et basse implora :

— Tais-toi !

Jeanne, pleine de surprise, considéra la jeune fille. Elle vit qu'elle était d'une extrême pâleur et que ses lèvres tremblaient :

— Mais qu'as-tu, Thérèse ?

Alors, sans regarder Jeanne, elle parla — sans violence, sans révolte, avec une douceur triste et lassée.

— Oui, tais-toi... Aie pitié. Il y a des choses qu'il

ne faut pas me dire. Tu ne sais donc pas qu'elles peuvent souffrir autant que toi, quand elles rencontrent l'amour des autres, les femmes qui n'ont rien connu de l'amour ? Toi, en voyant ces jeunes gens tout à l'heure, ton cœur s'est brisé, car tu penses à Pierre ; mais celles-là qui ne peuvent évoquer aucun nom ? Celles-là qui ont derrière elles une jeunesse sans beauté et devant elles une vieillesse sans souvenirs ! Jeanne, je comprends ta peine ; mais l'autre douleur, je la vis, car elle est mienne. Et, vois-tu, il y a quelque chose de pire que de regretter le bonheur qu'on a perdu, c'est de pleurer celui qu'on n'a jamais eu.

Saisie d'un grand émoi, Jeanne voulut parler, se plaindre ; mais d'un geste l'aînée l'arrêta :

— Laisse-moi tout dire. Jeanne, je n'ai pas seulement été frustrée des grandes joies de la femme. C'est quand la guerre est venue que j'ai connu toute ma misère ; car les hommes ont donné leur vie, mais les femmes ont donné leur amour. Et moi je n'ai rien donné, car je n'avais rien. C'est en vain que m'a dévorée l'ardente soif du sacrifice. Comme je t'ai envié ton mari et ton fils, l'un que tu donnais, l'autre que tu gardais au pays ! Et jalouse, je t'ai vue souffrir dans la séparation, dans l'attente de chaque jour et enfin dans l'épreuve suprême. Moi, quelle gloire est donc dans ma solitude et dans mon inutile détresse !

« Cependant, toi et les autres, vous répétez : « Elle est bien heureuse ! » Et il me faut courber la tête ; car il y a des douleurs sans beauté, sans grandeur, des douleurs qui sont comme des tares et que l'on doit cacher. Ainsi, jusque dans la souffrance, je reste le pauvre honteux et je suis privée de la richesse des larmes. »

Maintenant, elle se taisait et elle tournait vers Jeanne son visage.

Alors, Jeanne regarda cette sœur nouvelle, et d'âme et de figure elle la trouva différente. Car c'est dans les moments où les cœurs se livrent que nous voyons aussi les vrais visages. Elle pensa, affligée : « Autrefois, nous nous ressemblions ! » Elle contemplait l'ovale aigu, les lèvres si minces et les épaules chétives. Sans connaître l'épanouissement de la femme, voilà que Thérèse passait lentement de l'adolescence à la vieillesse.

Et Jeanne s'avoua que son propre visage en pleurs était moins émouvant que cette blanche face pétrie de douleur et de passion.

Mais Thérèse rougit, humiliée sous le regard pitoyable. Elle ressentait une grande honte d'avoir parlé ; et quelle que pût être la bonté de Jeanne, elle redouta sa consolation comme une blessure. Aussi, elle eut un cri d'appel vers l'enfant, afin que sa présence empêchât l'effusion fraternelle.

Jeanne comprit. Elle retint l'élan de ses bras. Et toutes les deux, contenant à nouveau leur cœur, elles se penchèrent sur l'enfant et l'entretenaient de choses vaines.

Henriette Malaurie.

FENILLETON D'EXCELSIOR DU 11 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE PREMIER

L'étrange énigme.

James Perry, dont les yeux étaient cependant grands ouverts, tressaillait comme un homme qui s'éveille en sursaut... Ses prunelles, vitreuses un instant auparavant et sans vie, se dilatèrent brusquement et son regard redevenait vivant... Il tourna la tête, lentement, vers sa lampe de chevet, encore allumée...

Un long frisson courut en vagues précipitées sur ses chairs... Il fit un bond désordonné sur sa couche, poussa une sorte de plainte, se mit, avec effort, sur son séant et, tandis qu'il laissait errer autour de lui un regard lourd d'inquiétude, il passa sur son front perlé de sueur glacée une main brûlante de fièvre.

Sa respiration, tout à coup, devint courte et rauque...

Son cœur, dans sa poitrine haletante, ballait à grands coups ; il lui semblait que l'organe de vie allait éclater...

Il sauta à bas de son lit en désordre et, titubant comme un homme ivre, se dirigea, les bras tendus, les poings serrés, la tête perdue dans les épaules, vers la fenêtre, grande ouverte sur le très pur écran d'un ciel féeriquement constellé.

Les coudes sur la barre d'appui, le front dans les mains, il aspira à longues goulées l'air vif qui, au fur et à mesure qu'il pénétrait ses poumons en feu, laissait descendre, comme goutte à goutte, en lui, un calme bienfaisant, une quiétude régénératrice...

Lorsqu'il redevenait à peu près maître de soi, lorsqu'il eut retrouvé beaucoup de son flégué habituel de pur Anglo-Saxon, il se redressa d'un coup de reins puissant et se retourna vers l'intérieur de la pièce.

Du lit, son regard vint au fauteuil-sur lequel il avait coutume, chaque soir, de déposer, avec méthode, ses vêtements...

Un léger haut-le-cœur le fit reculer d'un pas, et il bégaya, d'une voix qui n'était qu'un murmure étouffé :

— Non, ce n'est pas ainsi, pôle-mê, que je les ai placés... la première fois...

Du fauteuil, son regard vint à la cheminée, sur le marbre de laquelle il avait pris l'habitude de déposer sa montre, après l'avoir soigneusement remuée... La montre n'y était pas... Alors il se jeta sur ses vêtements en désordre, lança pantalon et veston à travers la pièce, se saisit de son gilet, fouilla fébrilement dans le gousset gauche : la montre s'y trouvait...

Du chronomètre, qu'il palpait d'une main tremblante, son regard, soudain, vint à la table de nuit, au pied de laquelle il plaçait ses chaussures... En apercevant celles-ci, il appliqua brutalement ses poings sur ses lèvres pour étouffer le cri d'angoisse qui venait de monter à sa gorge...

D'une voix chavirée, flagellant sur ses jambes, il murmura :

— De la... poussière... sur... mes... souliers...

Alors il se laissa crouler sur sa couche en bo-

quetant :

— C'est fou... C'est fou... Mais non, je ne suis pas sorti... non... non... Et cependant il y a de la

poussière de la route sur mes chaussures... Je ne suis pas fou... Je me souviens fort bien... De toute la journée je n'ai pas quitté mon bureau... je n'ai pas eu le temps d'aller faire, après le repas de midi, ma promenade habituelle dans le parc... Et, si, après dîner, je me suis retiré dans ma chambre, ça, la tête sous un matelas pilon, je le soutiendrais...

Se prenant le front à deux mains, l'étreignant de toutes ses forces comme pour en exprimer, pour ainsi dire, plus facilement ses souvenirs, il ajouta :

— En remontant ici, j'avais des documents que je me promettais d'étudier avant de m'endormir... Où sont-ils ?...

Il jeta un regard anxieux derrière lui, dans la direction du petit secrétaire sur lequel il travaillait souvent le soir avant de se mettre au lit. Le dossier était là... Il s'en saisit et le compulsa... Aucune pièce ne manquait... Cependant, diverses notes, concernant le très important traité que devait, dans quelques jours, signer son oncle et patron John Argirh, avec les Alliés pour la fourniture de considérables quantités de munitions et de canons de tous modèles, ne se trouvaient pas dans l'ordre où il les avait classées le matin même...

James Perry, en constatant cela, sentit une crainte aussi affolante qu'indéfinie l'envahir... Comme s'il eût entendu quelqu'un marcher derrière lui, il se retourna d'un bloc, l'œil hagard, les chairs secouées de spasmes douloureux...

Les mains crispées en griffes sur les papiers qu'il serrait contre sa poitrine, il vint jusqu'à la fenêtre sur le rebord de laquelle il se laissa tomber...

Son regard, avec une fixité étrange, se riva sur la masse imposante des cinquante ateliers dont se composaient, et se composent encore, les usines métallurgiques d'Argirh-City...

En prévision du Comité secret des mesures rigoureuses sont envisagées

Aucune nouvelle demande d'interpellation n'a été déposée hier à la présidence en vue du comité secret.

Les questions de procédure continuent à faire l'objet des préoccupations des parlementaires.

Les bureaux et les questeurs de la Chambre, escomptant le vote certain de celle-ci en faveur du comité secret, étudient dès à présent les moyens de garantir la délibération contre toute indiscretion.

Ils se sont, dit-on, trouvés d'accord pour faire le vide absolu non seulement autour de la salle des séances, — ce qui est naturel, — mais aussi dans les locaux tels que la salle des Pas-Perdus. Les représentants de la presse parlementaire seront donc exclus du Palais-Bourbon, même des parties où ils se tiennent habituellement.

La rigueur des mesures arrêtées s'étend d'ailleurs non seulement aux journalistes, mais aux chefs ou attachés de cabinet des ministres et au personnel administratif de la Chambre des députés.

Un seul membre de ce personnel, le secrétaire général de la présidence, a été admis à assister à la séance secrète. Encore a-t-il fallu une délibération spéciale du bureau.

Il n'est pas jusqu'au verre d'eau traditionnel mis à la disposition de chaque orateur à la tribune qui ne pourra être apporté en séance. On devra installer au pied de la tribune un groupe de carafes et de verres en nombre suffisant pour étancher la soif de tous les orateurs, — et ceux-ci seront nombreux.

Il avait été question de supprimer tout compte rendu, tout procès-verbal des séances secrètes, mais en présence des protestations nombreuses que cette suppression a provoquées de la part d'un grand nombre de députés, on a réservé à la Chambre elle-même le soin de résoudre la question au cours de sa réunion secrète.

Inutile de dire que, malgré toutes ces précautions, on saura deux heures plus tard tout ce qui se sera passé en comité secret, et même tout ce qui ne se sera pas passé.

Une fois de plus, Alphonse XIII intervient auprès des bourreaux

MADRID, 10 juin. — Le roi Alphonse XIII a télégraphié personnellement au pape national l'abbé Juan Gernika qu'il avait appris la condamnation à mort prononcée contre MM. Kramarz, Cervinka, Rasin et Zamazal. Il avait chargé l'ambassadeur d'Espagne à Vienne d'intervenir auprès de l'empereur François-Joseph et du gouvernement austro-hongrois en faveur des condamnés.

Le spectacle qu'offrait alors cet enfer de l'acier était vraiment féroce et grandiose.

La petite ville d'Argirh-City semblait comme couronnée par un ruban de feu... Argirh-City, l'œuvre et le légitime orgueil de sir John Argirh, son fondateur, ressemblait à cette heure nocturne, à une sorte d'étrange animal apocalyptique pris au piège et sur les tentacules duquel d'immenses torches résineuses auraient laissé tomber le fulgurant éclat de leurs longues flammes, dressant, vers le ciel, de capricieuses et formidables volutes... Le corps du monstre, c'était la ville; les tentacules, c'étaient les ateliers, grouillant, jour et nuit, de vie intense; les torches, c'étaient les trente hauts fourneaux dévorant quotidiennement des milliers de tonnes de charbon...

A cette heure de nuit, de cet amas un peu confus de bâtiments, de verrières illuminées, incendiées, se dégageait une impression de force colossale et titanique...

James Perry loin de retrouver, devant ce spectacle de puissance, qui était un peu aussi son œuvre, le calme et la sérénité qui lui étaient coutumiers, se sentit plus angoissé que jamais... Il jeta un regard de possédé sur son dossier... Soudain, il se fraya jusqu'à son lit sur le bord duquel il s'agenouilla... D'une main fébrile, il palpa, tourna, retourna, compta, classa les précieuses notes... Il n'en manquait pas une... Alors, un peu de calme le pénétra jusqu'à l'âme.

Mais, soudain, ses chairs, à nouveau, furent secouées d'un long frisson et il s'écria :

— Non, décidément, je n'ai pas revê... Ce n'est pas d'un cauchemar que j'ai été la proie... Ce n'est pas, hélas ! la première fois que de pareils faits se produisent... Il y a huit jours, comme aujourd'hui, je me suis réveillé en sursaut, ou plutôt, éveillé sans m'en rendre compte, je me suis soudain retrouvé en possession de mes facultés...

Garfunkel devient plaignant

Lorsque Garfunkel avait été arrêté, à Genève, dans les circonstances que l'on sait, l'extradition du pseudo-docteur Georges avait été demandée par M. Boucard, juge d'instruction, à la suite d'une plainte émanant de M. Cordier, dit « Billion-Daguerre ». Ce dernier prétendait avoir été esroqué par Garfunkel dans une affaire de stérilisation d'eau par les rayons ultra-violet. Par suite de la rentrée volontaire en France du fugitif, M. Boucard recueillit les déclarations de Garfunkel et le magistrat élabora son instruction par un non-lieu en faveur de Garfunkel, et celui-ci déposa une plainte à son tour contre son accusateur pour esroquerie, abus de confiance et dénonciation calomnieuse.

M. Boucard désigna M. Bonjean, expert-chimiste, pour rédiger un rapport sur la constitution de la société en vue de la stérilisation de l'eau. M. Bonjean vient de demander à M. Billion-Daguerre toutes les pièces et documents qui lui ont servi à affirmer la réalité de cette invention et à se faire remettre par Garfunkel une somme de 22.000 francs. L'expert déposera son rapport incessamment.

D'autre part Garfunkel vient de saisir le procureur de la République d'une plainte en disparition d'un de ses bijoux. Garfunkel avait demandé la remise à sa femme de quelques bijoux saisis sur lui par les inspecteurs Simon et Louis au moment de son arrestation. Ces bijoux avaient fait l'objet d'un scellé particulier, et lorsque le capitaine-greffier du troisième conseil de guerre reçut l'ordre du commandant Marcel, il s'aperçut, en procédant à l'ouverture du scellé, qu'une baguette ornée d'un brillant avait disparu. Le scellé avait été clos par le commissaire Dhubert et le procès-verbal constatait la présence du joyau. Le capitaine-greffier a transmis à l'autorité militaire le résultat de ses constatations.

Rappelons que le pourvoi en révision formulé par Garfunkel viendra vers la fin de ce mois devant le conseil de révision présidé par M. Bédorez, président de chambre à la Cour d'appel. Le rapporteur est le conseiller Guinaud. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, le condamné ayant eu une participation active à la capture des bandits tragiques, que c'est le conseiller Guinaud qui présida cette affaire à la cour d'assises de la Seine.

M. Charles Philippe a déposé un volumineux mémoire très circonstancié où il relève les différents cas de nullité résultant des débats durant les vingt-six audiences du troisième conseil de guerre.

L'abondance des matières nous oblige à remettre la publication de notre rubrique hebdomadaire : EN FEUILLETANT LES REVUES.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Oui, c'est cela... C'est bien la sensation que j'ai éprouvée tout à l'heure...

Et, à nouveau, rassemblant ses souvenirs avec une insistance presque maladroite, il bégaya :

— Voyons, à dix heures je suis monté dans ma chambre... Je me vois encore me couchant après avoir remonté ma montre et l'avoir déposée sur le marbre de la cheminée... Je me vois aussi plaignant les embaucheurs dans mes souliers, vierges alors de toute maculation et de la moindre poussière des chemins... Je me vois, dans mon lit, parcourant les notes de ce dossier et, soudain, brisé de fatigue, posant ce dossier sur ma table de nuit, un peu avant onze heures, éteignant ma lampe de chevet...

Une convulsion d'agonie lui tordit les membres, et il acheva, en claquant des dents :

— Et je me suis retrouvé...

Il courut à sa montre et consulta le cadran.

— Une heure... Et je me suis retrouvé, il y a un quart d'heure environ, sur le point d'éteindre ma lampe, sans pouvoir me rendre compte de quelle façon je me suis réveillé... Et mes embaucheurs ne sont plus dans mes souliers... et mes souliers sont poussiéreux... mes vêtements ne sont plus à la même place, ma montre n'était plus sur la cheminée... et mon dossier, je l'ai retrouvé sur mon bureau... et mes notes sont bouleversées...

— Je... suis... sorti... J'ai... touché... Ah... CE... DOSSIER... Et je ne me rappelle rien... Et ce n'est pas la première fois que pareille énigme me surprend et me laisse effondré, stupéfié, le corps comme brisé...

Le malheureux Perry retomba dans le fouillis de ses couvertures, se cabra sur sa couche en proie à une terrible crise de nerfs... balbutiant entre deux sanglots, entre deux larmes :

— De quel mal étrange suis-je atteint?... Quel démon me possède?... C'est affreux...

Et, toujours, le même leit-motiv venait mourir sur ses lèvres exsangues :

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Amélie de Portugal est arrivée à Paris, venant de Londres.

INFORMATIONS

— Le sous-lieutenant d'Alcan, du 18^e escadron du train d'équipages, état-major de la 1^{re} brigade d'une division, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur avec la belle citation suivante : « S'est montré plein d'allant et d'énergie et a fait preuve d'un bon courage au cours de l'attaque du 9 mai 1915, où, avec un mépris complet du danger, il a assuré la transmission des ordres sous le feu le plus violent. A été grièvement blessé. »

— Le duc et la duchesse de Torlonia sont à Paris depuis quelques jours.

— Un Américain de vingt-deux ans, M. Brook Bartlett Dossell, de Brooklyn (New-York), engagé volontaire dans notre armée étrangère, a été décoré hier de la médaille militaire et de la croix de guerre.

— Le nouveau comte Kitchener, envoyé en mission dans l'Est-Africain en février 1915, est attendu incessamment en Angleterre. (New-York Herald.)

BIENFAISANCE

— M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, a remis au sous-secrétaire d'Etat du service de santé trois voitures-manducées destinées aux ambulances du front, et construites avec les souscriptions recueillies par le Département des Hautes-Pyrénées.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Yvonne de Sincay, fille de M. et Mme Edgar de Sincay, avec M. Jacques Fauriol, sous-lieutenant au 11^e cuirassiers, fils de M. et Mme Achille Fauriol.

— On annonce le prochain mariage de Mlle Jeanne de La Gauderie de Mézauvray, fille de M. le comte de La Gauderie de Mézauvray, le capitaine nautique bien connu, avec le baron d'Arcay, lieutenant au 3^e dragons, lieutenant-pilote d'une escadrille du front.

— Le mariage du lieutenant de vaisseau Jean Lartigue, cavalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mme Andrée de La Haye du Penel, vient d'être célébré dans l'intimité.

NAISSANCES

— La marquise de Médicis a donné le jour à une fille qui a reçu le prénom de Maria-Victoria.

— Mme André Durange, femme du capitaine au 2^e chasseurs, a mis au monde, le 29 mai, une fille : Marguerite-Marie.

— La baronne François de Bernon, née de Montgermont, est mère d'une fille : Marguerite-Marie.

DEUILS

— Les obsèques de M. Emile Faguet, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie française, ont été célébrées hier à midi en l'église Saint-Etienne-du-Mont, au milieu d'une nombreuse assistance.

Suivant la volonté du défunt, la cérémonie a été fort simple. Il n'y eut ni fleurs, ni couronnes ; aucun discours ne fut prononcé et l'Institut n'était représenté par aucune délégation officielle.

Mgr Hercher, évêque de Landéc, au personnel du défunt, et qui l'assista dans ses derniers instants, a donné l'absolution. Le deuil était conduit par le docteur Lecourge, beau-frère de M. Emile Faguet.

— Le Souvenir français fera célébrer jeudi 15 juin à 10 h. 15, à Notre-Dame de Paris, une messe de Requiem à la mémoire des soldats et marins français et alliés morts pour la patrie. S. Em. le cardinal Amette présidera la cérémonie ; Mgr Henry, évêque de Verdun, prononcera l'oraison funèbre.

Nous apprenons la mort :

De M. Frédéric Serisier, chroniqueur judiciaire du Petit Parisien, membre de l'Association de la presse judiciaire, décédé en son domicile, 144, rue de Courcelles.

De sous-lieutenant Jean Lamey, mort pour la France, fils du colonel Lamey, tué lui-même à l'ennemi à la bataille de la Marne.

De M. Paul-Alfred Auguste Loupré, avocat à la Cour d'appel de Paris, décédé à cinquante-neuf ans.

De M. Pierre-François-Gabriel de Chérisey, fils du comte de Chérisey et de la comtesse née Van de Westynne, décédé, 113, rue de Grenelle, âgé de dix-sept ans.

De dame Giuseppina Bolani, née Mechiari, mère du commandant Bolani, ancien ambassadeur d'Italie à Berlin.

— Je suis sorti sans m'en douter... Sans pouvoir me rappeler où je suis allé... Je ne peux pas me souvenir... Quelle force me pousse ainsi?... De quel mal suis-je la proie?... Ah ! l'horrible chose...

Durant un quart d'heure environ, le malheureux se débattit, le cœur angoissé, l'âme suppliée, les chairs et les nerfs déchirés, meurtris...

Et puis, brisé, anéanti, il s'endormit, littéralement fauché...

Quand, aux premières lueurs du jour, il s'éveilla, ce fut à peine s'il put trouver la force de se laisser glisser à bas de son lit. Ses membres étaient douloureux atrocement ; sa tête lui pesait sur ses épaules, comme meurtries ; son front était caqué de plomb... En titubant, il se dirigea vers son cabinet de toilette. Un bain glacé lui rendit quelque force. Il s'habilla lentement et, comme sept heures sonnaient à l'horloge de l'usine, il descendit prendre son service près de John Argirh qui, lui, depuis cinq heures était à sa table de travail.

Tout en gagnant le large et luxueux vestibule sur lequel s'ouvraient la porte de son bureau et celle de celui de son oncle, il ne cessait de machonner :

— Oui, il faut que je lui dise...

Mais, en pénétrant dans le cabinet de travail de John Argirh, il eut l'impression très nette qu'il n'allait pas oser confesser ce qui lui était arrivé...

Il gagna, en tremblant, sa place en face de son oncle.

A peine son regard se fut-il posé sur le visage livide de John Argirh qu'il ne fut pas assez maître de lui pour étouffer le cri de stupéfaction angoissée qui venait de lui monter à la gorge...

Il questionna d'une voix blanche :

— Qu'y a-t-il ?

John Argirh, d'une voix presque mourante, répondit :

— Il y a un luitre dans ma maison...

(A suivre.)

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Voici l'ordre des spectacles de la Pentecôte :
Aujourd'hui, en matinée, à 1 heure 1/2, les Caprices de Marianne, Shylock (1^{er} tableau), Nicomède; en soirée, à 8 h. 1/2, les Rantzau.

Demain, en matinée, à 1 h. 1/2, Polyxène, le Fidélité; en soirée, à 8 heures, l'Elincelle, la Mégère apprivoisée.

Dernières. — On annonce les quatre dernières représentations de la Demoiselle du Printemps; à l'Opéra, de Potash et Permutter, aux Bouffes-Parisiens, et du Contrôleur des wagons-lits à la Gaîté, la dernière devant avoir lieu demain soir.

A l'Olympia. — Aujourd'hui dimanche et demain lundi, deux matinées. On y verra pour la première fois à Paris Maurice Berias, portant une automobile du poids de 4.500 livres; Roar Amy, les Hamamuros, The Flying Bandwags, Thurbur and Thurbur, Heed, Bruet, Lucy Deroyon, Fernandez, etc. Tous les soirs, à 8 h. 30, même spectacle.

Où aller aujourd'hui et demain ? Au GAUMONT-PALACE, dont le programme exceptionnel comporte : Chariot, Bait de Zan, le chien Dick; deux grands films artistiques : un interné mervilleux, et les vues de guerre les plus intéressantes.

Aujourd'hui et demain : matinée à 2 h. 30 ; soirée à 8 h. 30.

DIMANCHE 11 JUIN

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, les Caprices de Marianne, Shylock, Nicomède.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, Cavalleria rusticana, Werther, Océano. — A 2 heures, Tricouche et Cocotet.

Triomphe-Lyrique. — A 2 h. 15, Fra Diavolo.

Même spectacle que le soir : Antiope, 2 h. 30 ; Apollo, 2 h. ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Châtelet, 2 h. ; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 2 h. 45 ; Gymnase, 2 h. 30 ; Marigny, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15 ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Patbé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 15, les Rantzau.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, Carmen.

Gymnase. — A 8 h. Tricouche et Cocotet.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecote du piston.

Apollo. — A 8 heures, la Femme A.

Opéra. — A 8 h. 15, la Demoiselle du Printemps.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, Potash et Permutter.

Châtelet. — Matinée dim. et lundi, à 2 h. Soirée sam., dim. et lundi, à 7 h. 30, les Exploits d'une petite Française.

Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30, le Contrôleur des wagons-lits.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. (Matinées lundi et mercredi.)

Gymnase. — A 8 h. 30, la Charrette anglaise.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la Revue.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, Une nuit orageuse. A 9 h., Paris.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Fiancée.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Velléux de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès). On allons-nous ce soir? (Xal, jeudi et dim.)

Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Echange.

Triomphe-Lyrique. — A 8 h. 15, Rigolotto.

Variétés. — A 8 h. 30, la Hôte de New-York.

P.-Goeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-681). — A 2 h. 15 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le Roi de la montagne; la Nuit tragique; En Alsace. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Patbé. — Jaloux de dentin (Mlle Robinson); Chacun son métier; Sur la Meuse; En Orient.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — La dame au papillon noir; le Roi de la montagne; l'Escadre française à Nante.

BANQUE INDUSTRIELLE DE CHINE

L'Assemblée générale annuelle s'est tenue le 7 juin sous la présidence de M. André Berthelot.

Les comptes de l'exercice 1915 ont été approuvés et le dividende a été fixé comme l'an dernier à frs. 10 par action ordinaire libérée du quart, payable aux caisses de la Banque, sous déduction des impôts, dès le 1^{er} juillet 1916.

Le solde bénéficiaire au 31 décembre 1915 s'élevait à francs : 2.081.282 92, en comprenant le report antérieur de francs : 158.015 77.

Le rapport constate que ces résultats présentent une diminution sur l'exercice 1914, qui se soldait par un bénéfice net de francs : 3.386 136 46; mais pendant cette période de crise intense, la Banque s'est abstenue par prudence d'opérations importantes qu'elle aurait pu réaliser en d'autres circonstances.

Les réserves et amortissements sont dotés de frs. : 864.163 35, les dividendes et tantièmes absorbent frs. : 1.046.238 10 et frs. : 150.881 47 sont reportés à nouveau.

L'examen du bilan fait ressortir le développement des opérations. Le rapport signale les efforts de la Banque pour seconder et développer les affaires et l'influence française en Chine, où son rôle s'affirme de plus en plus important.

ASTHMATIQUES, VOUS RESPIREREZ
EN EMPLOYANT LA POUDRE LOUIS LEGRAS
2 FRANCS TOUTES PHARMACIES

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GRON : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco d'échantillons avec Bon-Prime contre 2 fr. 80

LES EPHÉMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 3 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi pénètre dans le fossé nord du fort de Vaux.

FRONT BRITANNIQUE. — L'ennemi traverse les défenses de nos alliés dans la région d'Ypres sur une profondeur de 200 yards, mais il est en partie délogé par une contre-attaque des Canadiens.

FRONT ITALIEN. — L'offensive autrichienne est arrêtée dans le Trentin.

FRONT RUSSSE. — Une offensive allemande est brisée au nord-est du bourg de Krevco. — Front occidental : Les Turcs sont battus dans la vallée de Ingelsdon.

DIMANCHE 4 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi, qui avait réussi à prendre pied dans une tranchée entre Damloup et le fort de Vaux, est complètement rejeté.

FRONT BRITANNIQUE. — Des groupes anglais pénètrent dans les tranchées ennemies et font des prisonniers.

FRONT ITALIEN. — De vigoureuses contre-attaques italiennes repoussent l'ennemi.

FRONT RUSSSE. — De petites attaques allemandes sont repoussées par nos alliés. Sur le front du Caucase, les Turcs sont arrêtés par le feu des Russes, qui progressent au sud de Ient-Kout.

LUNDI 5 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Un coup de main met l'ennemi en possession de tranchées et de tranchées dans les Vosges.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés remportent de brillants succès et font 13.000 prisonniers sur le front du Pripiat, en Bukovine.

FRONT ITALIEN. — Dans la zone de Cengio, nos alliés se replient sur la ligne renforcée de la vallée de Canaglia.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés pénètrent dans les lignes ennemies, entre Amninchy et Fauquissart.

MARDI 6 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi bombarde violemment le fort de Vaux.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés gagnent du terrain sur les pentes du mont Cengio, au cours d'une contre-attaque.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés développent leur succès depuis le Pripiat jusqu'à la frontière roumaine. Ils ont fait plus de 25.000 prisonniers.

MERCREDI 7 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Une violente attaque de l'ennemi contre le fort de Vaux est brisée; mais, en raison du bombardement, aucune liaison n'a pu être effectuée avec le fort depuis 2 h. 30 du matin (communiqué de 23 heures).

FRONT RUSSSE. — Nos alliés développent leur succès en Volhynie, en Galicie et en Bukovine. Le chiffre des prisonniers s'élève à 800 officiers et plus de 40.000 soldats. Dans la direction de Bagdad, ils occupent les positions turques.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés repoussent de fortes attaques.

JEUDI 8 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi occupe les ruines du fort de Vaux, que l'herolique garnison lui cède après sept jours de résistance et de combats acharnés.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés envahissent la région de Loutsk et occupent la ville même, faisant plus de 11.000 prisonniers nouveaux.

FRONT BRITANNIQUE. — Raid heureux de nos alliés au sud du canal de la Bassée.

VENDREDI 9 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi pénètre dans une de nos tranchées entre la ferme et le bois de la Gaillette.

FRONT RUSSSE. — L'offensive de nos alliés progresse et fait 14.000 prisonniers nouveaux.

FRONT BRITANNIQUE. — Au sud de la Bassée, nos alliés effectuent une attaque heureuse.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 10 juin 1916

Même calme, comme affaires, à la Bourse de Commerce, où le vide s'est fait en raison des fêtes de la Pentecôte.

Le stock de l'huile de colza est de 1.900 kilos; celui du lin de 15.000 kilos.

En Sucre, il y aurait des acheteurs, mais les offres sont complètement défectives. On signale des arrivages suivis dans nos ports, et Paris, où le sucre en morceaux fait défaut, va être suffisamment fourni en granulés américains, fine granulated sugar, qui ressemblent à nos sucres semoule mais provient directement du raffinage et vaut ainsi, comme qualité, nos sucres en pains ou en tablettes, avec 99 1/2 degrés de pureté. Les épiciers détaillants de Paris ne délivrant que 500 grammes de sucre aux acheteurs qui se présentent dès le matin en foule, devant certaines maisons d'approvisionnement on voit des queues de 3 à 400 personnes qui doivent attendre leur tour après plusieurs heures d'attente.

Le stock de Paris a diminué hier de 1.018 sacs; il est descendu à 51.575 sacs.

Les Pommes de terre maintiennent leur valeur. L'exportation de ce produit de première nécessité soulève toujours de vives discussions. D'après les renseignements fournis par l'administration, la septième partie seulement de la récolte, soit 12.000 tonnes sur un stock de 80.000 tonnes de la nouvelle récolte, sortiraient de France. C'est encore trop, et nous devons rappeler ici que l'année dernière les Malouins, qui avaient trop exporté, ont dû, en fin de saison, racheter en Hollande d'assez fortes quantités qui leur sont arrivées par la voie d'Angleterre et ont coûté plus de 24 francs les 100 kilos, c'est-à-dire beaucoup plus cher que les prix auxquels ils avaient vendu leurs propres récoltes.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

La chambre de commerce de Lyon vient d'adopter les conclusions du rapport présenté par M. Achille Lignon relatif au maintien d'une seule foire d'échantillons annuelle en France.

COURS ET CONFÉRENCES

Mardi 13 juin, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, conférence du docteur Magalhães Lima sur : le Portugal et la guerre.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Paris-Trouville (186 kil.). — Départ de la gare d'Antony à 7 h. 30, ce matin.

Le Critérium du « Lyon Républicain » (170 kil.). — Départ et arrivée à Lyon : trajet en deux étapes.

Course à pied. — Challenge Vermeulen. — A partir de 8 h. 1/2, sur la piste de Gentilly, matches de la septième journée du Challenge Vermeulen : Union des Sports de Paris contre Parisien Athlétique Club, Club des Sports de France (2) contre Jeunesse Ancienne Sportive Parisienne (2), Etoile Sportive Parisienne contre A. Neuilly-Port-Maitlot. — Pour les deux jours de la Pentecôte, après-midi, le Cercle des Sports de France organise, sous les règlements de la F.S.A.P.F., des courses à pied interclubs au rond-point de Neuilly.

Athlétisme. — Au Parc des Princes. — Le concours de grenades, ce matin à 9 heures.

Préparation militaire. — Club Athlétique de la Société Générale. — Aujourd'hui dimanche, rassemblement à 7 h. 45, au terrain du Club, à Boulogne (stade Jean-Bouin) : exercices éducatifs, sauts en hauteur et en longueur, gymnastique, maniement d'armes, topographie, exercices pratiques de lancement de la grenade.

Marche. — Paris-Rouen (131 kil. 000). — Organisé par les Audax : départ ce matin, à 9 heures, Porte-Maitlot.

Lawn-tennis. — Les Championnats interscolaires. — Ce matin, à 9 h. 30, sur les courts mis à la disposition de la Commission universitaire pour le Stade Français. Engagements, doubles : 25 francs; simple 1^{re} série, 45 francs; simple 2^e série, 16 francs.

Escrime. — Les Championnats interscolaires. — Epreuves à 9 heures, ce matin (et demain, même heure), au lycée Condorcet.

Aviron. — Les régates de Juvisy. — La Société Nautique de la Haute-Seine organise pour ce lundi, à 2 heures, dans le bassin de Juvisy, une journée de régates réservées aux jeunes gens des classes 1918, 1919 et 1920 et aux aînés des classes 1915, 1916 et 1917.

Natation. — Club des Nageurs de la Seine. — A 3 h. 30, en Marne, 14, quai du Port, Nogent-sur-Marne : 300 mètres handicap, 1^{re} catégorie, 300 mètres, 2^e catégorie, 100 mètres, brasse.

Communiqués

La Société des Anciens Militaires de l'Infanterie de Marine et de l'Infanterie Coloniale « Les Marsouins » a réuni au siège social, 8, rue Beaurepaire, aujourd'hui dimanche, à 4 heures.

La Fédération des Engagés volontaires alsaciens-lorrains organise au Lycée, 8, rue de Penthièvre, une exposition-vente au profit des engagés volontaires. Inauguration : dimanche 11 juin.

Le Vestiaire Parisien (5^e et 7^e sections de l'Office départemental) informe les militaires réformés N° 1, N° 2 et N° 3 (c'est-à-dire ceux qui, contre remise de leur uniforme (casque, capote, veste, pantalon et chaussures), leur est délivré une collection d'effets civils (colonne, linge, pantalon, gilet, veston et chaussures), en exécution de la dépêche ministérielle du 29 octobre 1915, N° 46.592 5/5. Il leur est délivré un récépissé de leurs vêtements militaires.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER
DE MADRID A SARAGOSSE
ET A ALICANTE

Le dividende de l'exercice 1915, fixé à 18 piécettes nettes (coupon n° 81) :

Le coupon n° 117 des Obligations Saragosse (8 fr. 50) :

Le coupon n° 116 des Obligations Cordoue-Séville (8 fr. 88) :

seront payés à partir du 1^{er} juillet 1916 :

A Paris.... chez MM. de Rothschild Frères, rue La Fayette, n° 23 ;

A Lyon.... chez MM. Saint-Olive, Cambefort et Cie ;

A Londres... chez MM. N. M. Rothschild et Fils ;

A Genève... chez MM. Bonna et Cie.

STELLA-PLAGE, près PARIS-PLAGE

Création unique à la mer

Vente exceptionnelle de terrain à 250 fr. le lot.

Paiement après hostilités, 30, r. Vignon, Paris

PLUS DE NICOTINE ! Plus de culots ! Economie 50 %

Par le toupet, bouchon absorbant ROSALE

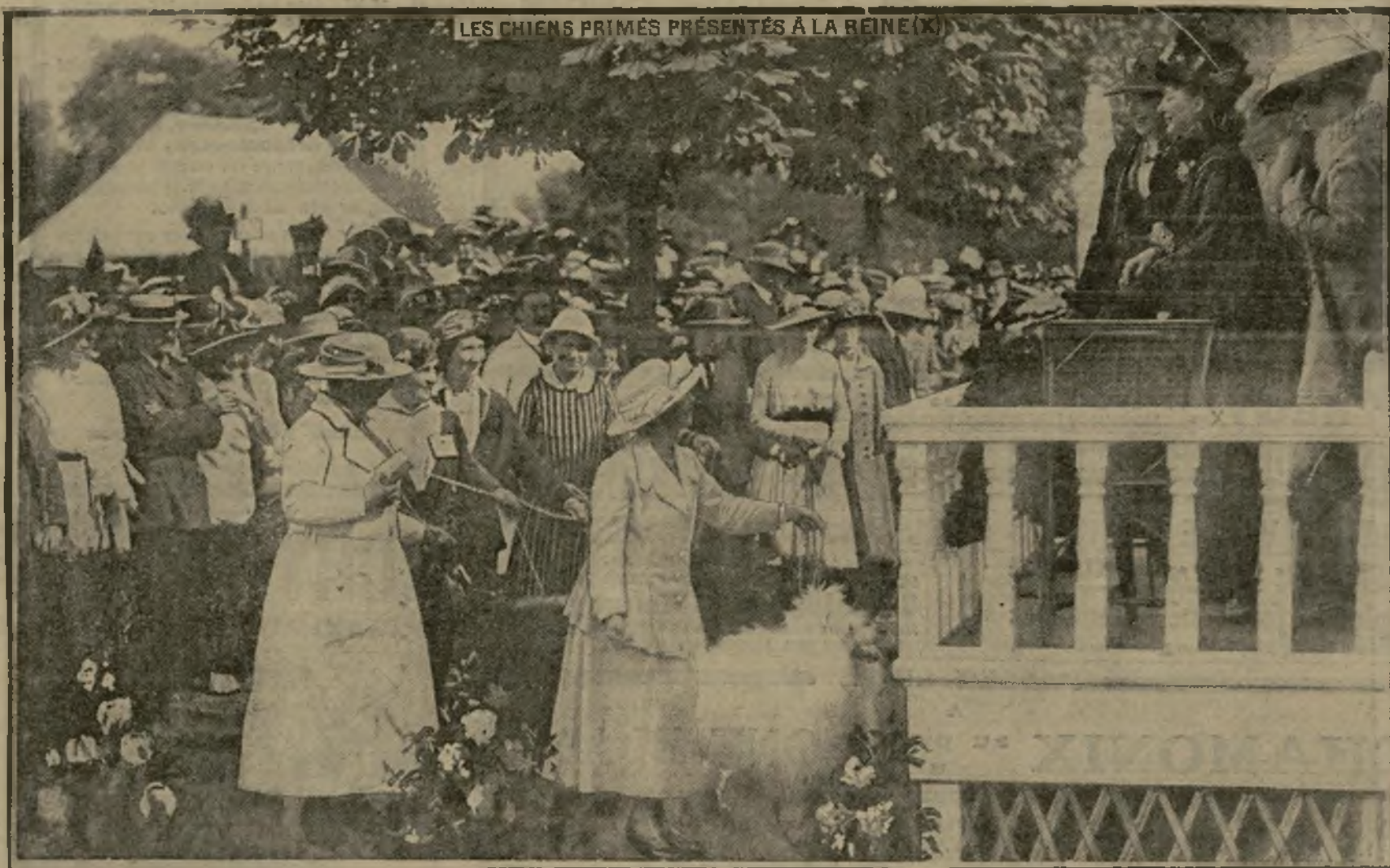
Dans tous les bureaux de tabac

8 fr. 20 le cahier de 10 feuilles, Depot : 15, rue Parrot



Ayuntamiento de Madrid

La reine d'Angleterre préside un concours de chiens de race



Un concours de chiens de race vient d'avoir lieu à Londres, et la reine d'Angleterre qui s'intéresse tout particulièrement au « plus fidèle ami de l'homme » a honoré de sa présence cette fête où furent amenés devant sa tribune les animaux à qui avaient été attribués les premiers prix.